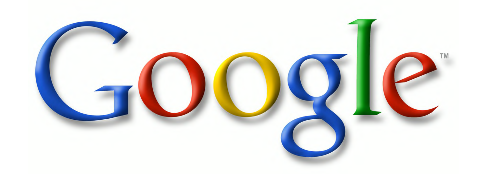


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

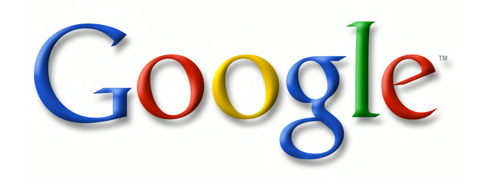
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ed. orig.

3.000
30 ll F



Zah. IV B. 54

2b

HEURES

DE POÉSIE.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET Cie,
Rue de Grenelle-St-Honoré, 55.

HEURES

DE POÉSIE

PAR

AMÉDÉE RENÉE.

PARIS,

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 4.

JULES LABITTE, QUAI VOLTAIRE, 3.

1841

PRÉFACE.

On a trop rappelé dans les préfaces de ce temps que les vers avaient eu leur règne et que ce règne était fini : singulière vérité à écrire en tête d'un volume de poésies, et qui ressemblerait un peu à l'inscription d'un temple qui, pour y attirer la foule, annoncerait que ce temple est abandonné. Ce n'est pas tout-à-fait sous l'influence de cette conviction que ce volume est publié ; on ne se réclame pas uniquement de l'intérêt qu'inspirent les causes perdues. Ce que beaucoup prennent pour une déroute complète ne semble à d'autres qu'un échec dû aux nécessités particulières de ce temps. A une époque où la difficulté suprême n'est plus d'écrire un sonnet, mais de se faire une position, il faudrait un bien grand courage pour oublier la position et ne se souvenir que du sonnet. Si encore la position se faisait à l'aide du sonnet, comme au temps où le car-

dinal de Bernis appelait sa poésie *un bâton pour sauter le fossé*, peut-être se ferait-on une affaire plus grave de ce nouveau moyen de fortune. Et puis, ce qui est plus sérieux encore, il est des phases dans l'histoire de l'imagination des sociétés où, soit lassitude, soit caprice, cette imagination se détourne des formes les plus aimées jusque là pour en pratiquer de nouvelles. La pensée poétique ne court pas risque de périr assurément, mais elle varie ses modes d'expression. Eh bien, la musique est l'expression favorite de la pensée poétique du temps actuel. Les vers ne se lisent plus, mais les partitions s'achètent. Dans les *Précieuses Ridicules* contemporaines, Mascarille ne mettrait plus l'histoire romaine en madrigaux, il la chanterait. Si on tenait, du reste, à risquer une explication de la très large place qu'affecte la musique dans les loisirs de ceux qui auraient bien le temps d'être littéraires, si l'envie leur en prenait, et qui, faute de cela, se sont faits *dilettanti*, on la trouverait, sans doute, cette explication, dans la nature même de la société d'aujourd'hui. Cette société dont la conscience s'arrête au doute, et la pensée à la rêve-

rie, doit préférer les sensations vagues que donne la musique aux perceptions distinctes, aux émotions fortes et déterminées produites par le langage si net et si précis des beaux vers. Malade de civilisation, il lui faut, à cette société, quelque chose de plus sensible que rationnel; et ce qui fait précisément le mérite des vers sur tout autre mode d'expression connu, c'est qu'ils ont pour but de satisfaire les exigences de l'esprit et celles de la sensibilité.

Et ceci n'est pas une théorie de mauvaise humeur, faite, comme on pourrait le croire, dans la prévision des destinées de ce petit livre. Quand on ne s'est pas fait complètement l'homme-lige de la poésie, qu'on ne prend guère de l'art que ce qu'il en faut pour le profit de l'intelligence même et de certaines aptitudes qu'il importe assez de ne pas laisser périr, on peut se contenter du petit succès auquel il est encore permis aux vers d'aspirer; et, en effet, malgré les préoccupations de ce temps, les vers trouvent encore à se glisser dans le monde. Ils y entrent par quelques albums hospitaliers, et poussent leur fortune jusqu'à escalader certains pianos. Et puis, le

goût sérieux n'existe-t-il pas toujours dans une sorte de franc-maçonnerie, de société cabalistique où l'on fait encore bon accueil à ce que l'on tenait autrefois pour la poésie même, la poésie parlée, celle qui ne s'envole pas sur les ailes du son, mais celle qui, s'adressant plus particulièrement à l'esprit, s'y maintient, et s'y grave par l'attache forte et précise du rhythme.

C'est uniquement à ce petit nombre de fidèles que ce recueil est adressé.

I

A LA BEAUTÉ IDÉALE.

La poésie est quelque chose de plus philosophique
et de plus sérieux que l'histoire.

ARISTOTE.

O beauté! que depuis les temps du vieil Homère,
Que depuis Phidias et tes contemplateurs,
Que depuis le déclin de la Grèce, leur mère,
Le monde a peu tourné les yeux vers tes hauteurs!

Oh ! qu'il est descendu de ce beau ciel antique
Où remontaient vers toi les rêves de Platon,
Aspirant à des cieux plus sereins que l'Attique,
A des types vivans plus parfaits qu'Agathon !

O beauté, pour ceux-là tu n'étais que l'image
D'un modèle infini que rien ne peut ternir (1) !
O beauté d'ici-bas que l'artiste et le sage
Contemplaient à genoux comme un grand souvenir !

Ils l'appelaient l'Amour ! Ils disaient que les ames
Tenant toujours aux cieux par de lointains accords,
Dans ce pur souvenir puisaient toutes les flammes
Dont elles embrasaient ici-bas les beaux corps !

Aussi, brisant leurs fers, lorsque ces immortelles
Allaient revoir là-haut les types radieux,
Vers les beaux corps aimés long-temps se tournaient-elles,
Les saluant de loin avec de longs adieux!

Elles se lamentaient, comme fait la Dryade
Au pied du chêne mort, appelaient par leur nom
Tous les beaux lieux, les mers, et les monts de l'Hellade,
Et le pur Ilyssus, et le blanc Parthénon!

Mais, ô beauté, n'es-tu qu'un ruisseau qui s'écoule,
Comme cet Ilyssus dont les flots sont taris?
Et quand ce monde aura brisé ton divin moule,
N'en saura-t-il plus même adorer les débris?

O beauté! toi sans doute éternelle, infinie,
Dans ton ciel solitaire alors tu rentreras!
Mais, si le monde est sourd, qu'est-ce que l'harmonie?
Et que sera la vie où tu nous manqueras?

Comme il s'est effacé ton lumineux empire!
D'autres amours du monde ont détourné l'ardeur;
Toi seule tu décrois, c'est ailleurs qu'on aspire;
Mais l'homme, en te perdant, a nié sa grandeur.

Il va pourtant, il marche où le destin l'entraîne;
Du monde naturel tous les feuillets sont lus;
La vie avance et croît! mais toi, ma noble reine,
Comme les dieux bientôt tu n'y compteras plus!

Oui, beauté, tu t'en vas! le monde à ta rivale
Appartient maintenant, son règne t'est mortel!
Eh bien, dernier amant de la forme idéale,
Je veux mourir au pied de ton dernier autel!



II

UN AMOUR

D'ALLEMAGNE.

Quand je suis las du jour, bien souvent je demande,
Avec la paix du soir, quelque bonne Allemande,
Au parler vague et frais, à l'œil clair et serein,
Et douce dans ses chants comme l'oiseau du Rhin,

Mais sauvage de même; une simple compagne,
Me rappelant toujours son pays d'Allemagne,
Ayant pour chaque soir quelque conte enchanté,
Mélange d'idéal et de réalité.

Car, pour moi, rien ne vaut une attachante histoire,
Au coin du feu, l'hiver, au chant de la bouilloire.
Le vieil Hoffmann disait que ce sont des esprits
Qui s'échappent grondeurs, et jetant tous ces cris.
Oui, n'entendez-vous pas, quand la mousse blanchâtre
Frissonne en sautillant sur les braises de l'âtre,
Comme un chœur fantastique, où ces pauvres captifs
Mêlent sur tous les tons leurs petits airs plaintifs?
Allons, n'avez-vous pas quelque histoire touchante,
Ma conteuse? Voici que la bouilloire chante.

« Dans ce duché de Bade, où si vite a coulé
Mon enfance, au pays dont je t'ai tant parlé,
Nous avions un parent, seul neveu de mon père,
(Pauvre Wilhelm ! son ame est au bon Dieu, j'espère!)
Orphelin, n'ayant plus que nous seuls pour recours,
A Heidelberg alors il terminait ses cours.

Comme un autre il hantait les doctes tabagies
Où l'on parle latin et grec dans les orgies;
Messieurs les *Transcendans* proclament de bon ton
D'associer la pipe et le divin Platon;
A chéval sur leurs bancs, passant la nuit entière
A chercher l'idéal au fond des pots de bière :
Et Wilhelm eut, dit-on, l'honneur d'être compté
Parmi les dignes *Rois* de l'université.

Son retour chaque année était un jour de fête!
Avec les grands cheveux séparés sur sa tête,
Et sa moustache blonde, et son teint rose et doux,
Je crois le voir encor, aux vacances, chez nous,
Arrivant leste et fier dans son svelte costume :
Le petit frac serré (comme c'est la coutume
A l'université), le large pantalon,
Et la casquette rouge au rebord de galon.

Chère maison! toujours hospitalière, aimée,
Par tous nos bons voisins chaque soir enfumée!
Vieux foyer si connu, si fêté d'alentour,
Où, huit heures sonnant, paraissaient tour à tour
Monsieur le major Franck, le forestier Philippe,
Puis le docteur Müller, précédés de leur pipe,

Marchant droits, faisant cercle, écoutant l'esprit fort,
Si graves qu'on eût dit la diète de Francfort
Déroulant à huis clos sa carte d'Allemagne.
Les débats remontaient de droit à Charlemagne;
Plus tard, c'était la France, et le journal mutin,
Puis le cerf abattu dans les bois le matin.

Nous gardions avec nous Wilhelm à la veillée,
C'était bien; mais l'oreille une fois chatouillée
De quelque trait lancé par le docteur Müller,
Il nous glissait des mains, partait comme l'éclair!
Et le docteur taquin de se mettre en défense
Derrière l'*absolu*, la *substance* et l'*essence!*
Tout le groupe attentif à l'instant s'alignait;
Dans le feu du combat la pipe s'éteignait!

Cher pays, ta science a la face un peu noire;
Eux-mêmes voyaient-ils bien clair dans leur grimoire?
Ah! le damné docteur avec son *subjectif*,
Et Wilhelm ripostant toujours par l'*objectif!*
Au souper, par bonheur, ils retrouvaient leur route,
Puis la guerre expirait sur un plat de choucroûte.

Mais le grand philosophe était toujours d'accord
Avec mes sœurs et moi, toute petite encor;
Comme il aimait nos jeux! quels ébats, quels ravages
Parmi les fruits des bois, les noisettes sauvages,
Les prophétiques fleurs aux magiques pistils,
Entr'ouvrant des yeux d'or dont nous brisions les cils!
Et les riches moissons de coquilles nacrées
Que jette à plaines mains le Nil de nos contrées!

Puis nous revenions tous portant notre butin
Le soir, en écoutant un chœur dans le lointain.

Beaux jours, leur souvenir encore a bien des charmes!
Écoutez maintenant; le reste est plein de larmes.
Wilhelm partit un jour pour la chasse, ô mon Dieu!
Nous échangions de loin des sourires d'adieu;
Long-temps je le suivis des yeux à ma croisée,
Gravissant les hauteurs luisantes de rosée.
Son chien Faust (à cette heure il est vieux et perclus)
S'enfonça dans les bois, et je ne les vis plus.

Mais le reste.... Écoutez quels étranges mystères!
Voici donc qu'emporté bien avant dans les terres,
Il surprit un ramier posé sur un buisson,

Et fit feu ; puis il crut entendre un faible son,
Un sourd gémissement qu'un silence accompagne.
Dans son trouble, il chercha long-temps par la campagne,
Puis il reprit sa chasse, et le jour s'écoula.
Mais, au soleil couchant, Wilhelm revint par là ;
Au sortir d'une longue et ténébreuse allée,
Au carrefour d'un bois (hélas! j'y suis allée),
Au pied d'un petit tertre entouré de gazon,
Il remarque une obscure et tranquille maison ;
Il regarde, en passant, par l'étroite fenêtre,
Et dans la salle basse où peu de jour pénètre,
Voit un lit d'autrefois, vers le mur adossé,
Large et haut, vis-à-vis la fenêtre placé.
Sur ce lit aux longs pieds, tout chargés de sculptures,
Il entrevit bientôt par dessous les tentures

Un visage d'enfant ou de femme.... Un des bras,
Faible comme un roseau, tombait le long des draps
Parmi tous ses cheveux plus longs que ceux des saules
Et qui se répandaient à flots sur ses épaules.

Sur la face angélique une exquise blancheur
Des teintes de la vie effaçait la fraîcheur,
Surtout à ce moment où sous les rideaux sombres
Ce buste éblouissant luttait contre les ombres.
On y voyait pourtant quelques veines d'azur
Sillonner finement le bord de son front pur,
La tempe, la paupière, où de leur noire frange
Ses grands cils détachés faisaient un ombre étrange.
A travers le feuillage arrivé tout à coup
Un rayon s'arrêta sur elle, et vers son cou


TAYLOR INST. OXFORD

Se roula quelque temps comme un collier d'opales,
Puis s'en alla mourir entre ses lèvres pâles.

« Es-tu celle qu'on aime et qu'on rêve toujours?
Celle qu'on voit les nuits et qu'on cherche les jours,
Dit Wilhelm en extase, ombre blanche et paisible!
Non, ce n'est point un corps, c'est une ame visible.
Et pourtant la souffrance a passé sur ces traits!
Elle ressemble presque à ces pieux portraits,
Ces beaux marbres sculptés sur le lit froid des tombes;
Mais non, non, c'est plutôt le sommeil des colombes
Dont le murmure expire à présent dans les bois.
Je t'avais bien cherchée, ô femme de mon choix!
Je puis te faire à toi des jours dignes d'envie,
Attirer tant de charme et d'éclat sur ta vie!

Quoi! si belle, et tu vis seule avec les oiseaux!
Seule, avec tes parfums, comme les fleurs des eaux!

« Je ne sais; mais ces bois cachaient tant de murmures,
De si vagues accords montaient dans leurs ramures,
Tout m'y jetait à l'ame un trouble si profond!
C'était toi, c'était toi, que je sentais au fond!

« Ah! si tu connaissais mon cœur et ma constance!
Je mettrai tant d'amour sur ta frêle existence!
Si tu souffres parfois, je serai là toujours
Pour distraire, adoucir, fortifier tes jours.
Nous irons à Baden, la ville des baigneuses,
Chercher les chaudes eaux, les routes montagneuses;
De là nous descendrons visiter mon vieux Rhin:

Résonnant cavalier, tout cuirassé d'airain,
Beau fleuve des combats, si fier quand tu t'arrêtes
Pour regarder les tours qui couronnent tes crêtes,
Pour lécher, en grondant, le pied de tes manoirs,
Et tes mâles cités qui courbent leurs points noirs :
C'est Cologne, Strasbourg et sa flèche inouïe!
Ou, comme un éventail, Carlsruhe épanouie,
Et Manheim qui voyait son duc, à ses balcons,
Sur son poing féodal appelant ses faucons.

« Il faut voir, aux clartés des lueurs vespérales,
S'élever près des flots les hautes cathédrales,
Comme la grande vierge, objet de tant de vœux*,
Qui s'en venait au Rhin pour baigner ses cheveux.

* Crimehild, dans les Niebelungs.

Oui, de la Forêt-Noire aux mers de la Hollande,
Sur ta route, ô vieux Rhin, ce n'est qu'une guirlande
De tours aux fronts penchés, berceau des Électeurs,
Où s'arrêtaient le soir les vieux maîtres chanteurs.

« Tout nous appelle, enfant, ton jeune cœur demande
A la voir, à l'aimer la patrie allemande,
Dans son passé vivant, ses gothiques châteaux,
Avec ses monts, géans assis sous leurs manteaux.

« Que le premier soleil est beau quand il effleure
Les glaciers de Saint-Gall ou les prés de Soleure!
Écoute les bouviers, mesurant les repos
De la chanson du soir sur le pas des troupeaux!
Comme les voix au loin par l'écho sont doublées;

Comme le ranz long-temps flotte sur les vallées!
Au bord du petit lac, vois déjà les reflets
Que projette à nos pieds la lampe des châlets,
Puis là haut jusqu'au ciel où tous ces points de flammes
S'en vont naître et passer sans bruit, comme des ames!
Allons, pressons le pas, cherchons l'abri du soir,
Au petit brasier clair bientôt tu vas t'asseoir;
Aperçois-tu déjà les chèvres curieuses
Montrer leur tête blanche aux lucarnes crayeuses?

« O rêve de mes jours! nous irons, n'est-ce pas?
Le long des pics aigus j'affermirai tes pas,
Hardi comme un chasseur de Berne ou d'Argovie.
Partons, mais si pourtant ta faible et douce vie
Demande un jour moins pâle, un ciel plus épuré,

Sais-tu bien, ma chère âme, où je te porterai?
Notre Allemagne est froide, elle est sombre, engourdie;
Mais au revers des monts, là-bas, en Lombardie,
Dans le pays de flamme où viennent les citrons,
Dans le pays d'amour nous irons, nous irons;
C'est là que nous vivrons tous deux comme l'abeille,
Touchant toutes les fleurs qui parent sa corbeille:
Ses trésors, son passé, ses arts miraculeux.
Que de beaux horizons! combien de golfes bleus,
Où sous le rideau frais du lit de ta gondole,
Tu dormiras, ainsi que tu fais, mon idole!

« Aux ombrages d'Albane ou d'Isola-Bella,
Chantez vos plus beaux airs, harpes de la villa!
Charge-toi d'harmonie, ô brise italienne!

Fais long-temps frissonner la corde éolienne,
Pour que la symphonie, aux retours éternels,
Inonde les sentiers, les bassins solennels,
Les immenses jardins aux urnes abattues,
Puis anime, en passant, le peuple des statues!

« Enfant, vois-tu là bas, vois-tu ce couple uni,
Ces deux ombres en pleurs voler sur Rimini?
Dans la grande forêt que bat l'Adriatique,
Voit-on courir toujours la meute fantastique?
Et le spectre chasseur y frappe-t-il encor
Les sonores halliers des éclats de son cor?

« C'était là que Byron sentait, loin de Ravennes,
Couler un peu de frais dans ses brûlantes veines.

Là, ce cavalier pâle, incliné sur l'arçon,
Des cigales des pins écoutait la chanson,
Puis soulevait l'ennui qui chargeait sa paupière;
Dans le sentier désert est un autel de pierre,
Où le grand révolté se souvint et pria
Aux derniers tintemens de l'*Ave Maria* (2);
Dans ces champs pleins de vie, à cette heure si fraîche,
Comme de blancs troupeaux ramenés vers leur crèche,
La foi, l'espoir, l'amour, ces amis d'autrefois,
Dans le cœur apaisé rentrent tous à la fois.

« Toi, ma colombe, aussi, lève les yeux et prie!
C'est l'heure sainte, enfant, c'est l'heure de Marie!
La cloche tinte encor, tu l'entends, lève-toi!
Quelle immobilité! Je me sens pris d'effroi

A cette morne paix où le sommeil la plonge !
Les anges endormis n'ont-ils jamais de songe?
On dirait que son corps par degrés se raidit ;
La voilà qui se perd sous l'ombre qui grandit ! »

Comme il disait ces mots, parut une lumière ;
Deux femmes vers le lit s'avançaient ; la première,
Les mains jointes, traînait ses pas en chancelant,
La plus vieille portait à grand' peine un drap blanc,
Puis un enfant en pleurs tenait un petit cierge.
La femme qui priait se pencha sur la vierge,
L'appela, prit sa tête avec bien des sanglots,
Coupa tous les cheveux qui s'en allaient à flots ;
Puis cette pauvre mère, avec ses mains débiles,
Dérangea quelque peu les linges immobiles,

Et le chasseur put voir de son œil égaré
Le sein froid et sanglant par le plomb déchiré.

Plus d'un doux songe, hélas! comme le sien s'achève.
C'était devant la mort qu'il avait fait son rêve! »



III

LA STATUE DE LA NUIT

DE MICHEL-ANGE.

LE POÈTE.

« Celle que tu vois là si doucement couchée,
« Un ange l'endormit avec son ciseau d'or ;
« Elle s'éveillera quand tu l'auras touchée ;
« Tu vois bien qu'elle vit, passant, puisqu'elle dort !

LA STATUE.

« Bien m'en prend si je dors, et si je suis de pierre ;
« En ce temps de malheur, je ne vois ni n'entends,
« Et j'en bénis le sort ! Aussi, passant, arrière ;
« Baisse la voix, du moins, que je dorme long-temps ! (3) »

Ainsi tu répondais pour ta fille muette ;
Ainsi tu répondais au nom de tes douleurs !
Promenant tes regards comme eût fait le prophète,
Maître ! tes yeux de flamme ont donc connu les pleurs !

O de toute beauté grand amant solitaire,
Tu l'as dit, n'est-ce pas qu'au fond d'un ciel d'airain,
Par delà tous les bruits qui montent de la terre,
Dieu n'a pas relégué l'artiste souverain ?

C'est de Dieu, mais du monde, et de nous qu'il relève;
A la source commune il s'abreuve surtout;
Périsse l'art plutôt, si l'homme qui s'élève,
Pour monter jusqu'à lui, se détache de tout.

« L'art fut ton seul amour! » dit-on*. Eh quoi! Florence,
Le monde, ni la foi n'occupaient ton esprit!
Mais n'invoquais-tu pas quelque haute souffrance
Pour te faire l'égal de Dante le proscrit?

L'art fut ton seul amour! Et pourtant, ô grand homme,
Que de fois, tout courbé sous ton siècle de fer,
Tu montas pesamment les marches de ton dôme,
D'où l'Italie en feu te révélait l'Enfer.

* « L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière. »
Sonnet à Michel-Ange, par M. Auguste Barbier.

L'homme tient tout entier dans les flancs du poète;
Et sous quel saint amour ta tête s'inclina,
Au bord de cette couche où reposait muette,
Belle comme ta Nuit, la pâle Colona!

Pures illusions! foi profonde, espérance,
N'as-tu pas parcouru tout le dédale humain?
Maître! et ce grand sculpteur qu'on nomme la souffrance
T'a donné des leçons de sa terrible main!

Toi qui, par ce temps rude et propice au génie,
Enviais le bonheur du beau marbre qui dort!
Le vieux monde expirait sur sa croix d'agonie;
Tu vins l'ensevelir dans un suaire d'or!

Divin Bonarotti! sous ton grand ciel de pierre,
O sculpteur du sommeil, te voilà donc caché!
A ton tour maintenant, ferme bien ta paupière,
Car le soleil de l'art comme toi s'est couché!



IV

LES PROSCRITS.

Ad nubes, Domine, veritas tua !

Feuilletant l'autre soir l'étrange sermonnaire
Du vieux Robert Messier, ce vélin centenaire
Qu'à la marge vingt clercs de notes ont noirci,
D'aventure j'y lus le conte que voici (4) :

Quatre voyageurs en détresse,
C'étaient la Vérité, l'Eau, le Vent et le Feu,
Comme ils se rencontraient un jour en même lieu,
Se confiant leurs maux, parlaient pleins de tristesse.

Le Feu disait: « Lorsque l'hiver
Irrite l'âtre qui pétille,
Je suis le roi de la famille,
Fêté de tous; mais qu'au pré vert
L'abeille d'or pose et bourdonne,
Tous y courent, tout m'abandonne;
Alors que faire? me cacher,
Seul dans les veines du rocher! »

L'Eau disait: « Quand les lavandières,

Pour blanchir la jeune toison,
M'emportent du puits des carrières,
J'arrive pure à la maison;
Laver l'urne ou baigner la soie,
A tout je m'empresse avec joie;
Mais, voyez, qu'en obtiens-je après?
L'on me jette, et je vais, souillée,
M'ensevelir sous la feuillée
Jusqu'au pied du jonc du marais. »

« Moi, dit le Vent, à mon passage
Quand l'aile du moulin bruit,
Le maître me fait bon visage;
Mais quand, au seuil de son réduit,
Haletant, j'appelle à minuit,

Bien sourd est l'ami qui repose;
Je m'y morfonds, sa porte est close.
A son huis lors j'ai beau gémir,
Comme l'oiseau, veillant ensemble,
Où s'arrêter, où se blottir?
Au bois, sous la feuille du tremble! »

La Vérité leur dit: « Mes fils,
Hélas! nous sommes tous proscrits;
L'homme ingrat nous poursuit ensemble,
Mais moi, je n'ai pour me cacher,
Ni les entrailles du rocher,
Ni la pauvre feuille du tremble,
Ni le jonc des marais! Adieu,
Assez souffrir, assez d'outrages;

Je retourne à tes pieds, mon Dieu,

Goûter la paix sur tes nuages! »



V

NIOBÉ.

Niobé! Niobé! la grande désolée
Qui, sans convulsions, sans cris, sans œil hagard,
Et sans que sa beauté rigide en soit troublée,
Succombe haute et pure, et meurt sous le regard!

Comme tu sais souffrir! comme tu porte, ô Reine,
Des extrêmes douleurs l'impassible fierté!
Et comme tu maintiens la forme souveraine
Qui t'enveloppe encor de sa divinité!

Rien ne dit si tu meurs, ne dit si tu tressailles!
Nul ne voit sur quel point le mal s'est acharné;
Et la foudre tombée au fond de tes entrailles
N'a noirci nulle part ton front découronné.

Le dédain siège encor sur ta haute paupière
Dont les orbes éteints ne roulent pas de pleurs!
Le regard fouille en vain ta poitrine de pierre,
Où rien ne parle aux yeux de tes grandes douleurs.

Oh! je te reconnais, forte, toujours la même!
A chaque coup de mort que le Dieu t'a porté,
Tu montais les degrés de ton orgueil suprême,
Et te dressais plus vaine en ta pâle beauté!

Pitié pourtant, pitié pour Niobé l'impie!
Car l'orgueil comble-t-il la blessure sans fond?
L'éternelle douleur en est-elle assoupie?
L'énigme de tes maux malgré toi nous répond.

Niobé! Niobé! je t'ai toujours aimée!
O sphinx de la souffrance, impénétrable et beau,
Que rend si fièrement le sévère camée,
Ou ce marbre éclatant, froid comme le tombeau!

VI

A DEUX SŒURS JUMELLES.

Comme dans un miroir, au fond de mes pensées
Je retrouve toujours leurs têtes enlacées,
L'une silencieuse et l'autre souriant ;
Sœurs, pareilles d'attraits et pareilles d'années,

Sœurs des brunes Péris, vous que l'on dirait nées
Dans les touffes de fleurs d'un harem d'Orient!

J'écoute, en épiant l'écho de ma mémoire,
Courir vos quatre mains sur les touches d'ivoire;
Ah! le trouble était-il d'entendre ou bien de voir,
Quand, au balancement des phrases mesurées,
Les profils mariés de vos têtes ombrées
Contre les lambris blancs s'en allaient se mouvoir?

O sœurs, ne cessez plus de m'apparaître ensemble!
Toute ma force est là! le désir, il me semble,

Sur vos deux fronts jumeaux passe d'un vol plus doux !
Des rêves confondus ne brisons pas la trame ;
Sauvez-moi par le doute, et maintenez mon ame,
Sans préférer jamais, suspendue entre vous.



VII

LE CZAR IWAN*.

LES GARDES.

— Six mois de faction dans ce corridor sombre,

Aux pas d'un prisonnier cloué comme son ombre!

Six mois de faction sous ces barreaux de fer!

On ferait plus gaîment son service en enfer;

* Iwan, fils de la princesse Anne de Russie, fut proclamé empereur tout enfant, et détrôné presque aussitôt. Il périt dans une forteresse au bord du lac Ladoga, massacré par ses gardes d'après l'ordre de Catherine II. (Voir n. 5.)

Mieux vaudrait bivouaquer tout vif sous une tombe.
Ah! que les jours sont longs! quelle heure est-il? Je tombe
Et meurs d'ennui! Pourtant s'il était le plus fort,
Crois-tu qu'à notre honneur nous sortions de ce fort?
Si parmi les hiboux, tous deux en sentinelle,
Montant sur la poterne une garde éternelle....
— Peste! tes visions sont à faire frémir!
Calme-toi, tout va bien; de par saint Wladimir,
Tu seras colonel aux lanciers de la garde!
Oui, dresse ta moustache et qu'Orloff prenne garde!
Je vous y vois déjà, monsieur le colonel,
Tout cousu d'or, monter un beau cheval d'Orel;
Puis, un jour de revue, au *Pré de la Czarine*,
Enlever au galop le cœur de Catherine.
Mais il parle, écoutons.

LE CZAR IWAN.

« On ne peut vivre ainsi !

Non, j'étouffe dans l'air qu'on nous mesure ici,
Qui n'atteint pas le cœur, n'emplit pas la poitrine !
Oh ! je veux m'élancer dans la brise marine,
M'abreuver une fois d'air et de liberté,
Et connaître un bonheur que tout homme a goûté,
Tout voir, tout embrasser, interroger l'espace !
D'où nous viennent ces flots, où va ce vent qui passe?
Tout est libre ! oh ! sans doute, un démon les riva,
Ces noires tours, aux pieds de la blanche Néva,
Près du lac, au milieu de la grande nature,
Pour tenter le captif et doubler sa torture.

Oh ! voyez si jamais barque libre vogua

Sur de plus vastes eaux que ce beau Ladoga!
La nuit, je crois voir Dieu, pour y mirer sa face,
De sa tour, comme moi, penché sur sa surface,
Qui l'écoute invisible, et, de ses grèves d'or,
Fait monter le concert qui prend l'âme et l'endort!

Un navire, à nos pieds, manœuvre et tend ses voiles!
J'entends le vent siffler dans les mâts, dans les toiles;
Il lève l'ancre, il part! Matelots, matelots,
Emportez-moi, que j'aille une fois sur les flots!
Les flots qui vont si loin! Heureux qui toujours passe
Et qui n'a pour maison, pour tout bien que l'espace!
Changer, changer toujours! voyez, tout est pour eux.
Comme il vit pleinement ce peuple aventureux!
Sous leur sein large et brun qu'ils ont l'ame sereine!

Monter comme un coursier le flot qui nous entraîne!
Faire crier les mâts sous ses poignets nerveux,
Et sentir l'ouragan passer dans ses cheveux!....

Oh! qu'ils sont loin déjà! mais, tenez, sur la rive,
Un chasseur, puis un autre à sa rencontre arrive;
Ils parlent; les voilà penchés sur leurs fusils,
Debout comme le roc; voyons, qu'attendent-ils?
Comme ils sont enfoncés sous leur lourde parure,
Ils se serrent la main sous leurs gants de fourrure;
Deux braves compagnons, mais rudes à l'abord!
Tenez, d'autres chasseurs suivent le long du bord;
Ils gagnent à grands pas les deux premiers qui semblent
Leur faire signe au loin; voilà qu'ils se rassemblent.
Quelle meute autour d'eux! que leurs chiens sont ardents

Quand aux naseaux de l'ours ils attachent leurs dents!
A l'heure où le jour tombe, où les soulis glapissent,
Quand les oiseaux du lac dans les creux se tapissent,
Toute la bande alors s'en va, par les glaçons,
De leurs postes de nuit déloger les oursons;
Moi, je m'éveille au bruit de la meute ébranlée;
Ou je m'élance en rêve au fort de la mêlée,
Quand l'ours saisit les chiens, que sous ses doigts sanglans
Craquent les os brisés qui leur percent les flancs.
Des hasards, des dangers, du bruit, voilà ma joie!
Laissez-moi me nourrir, me vêtir de ma proie,
Me rouler sur la neige, à la pente des monts,
Pour éteindre ce feu qui brûle mes poumons.
Voyez, c'est là le sort qu'un empereur demande!
Qu'on me vole l'empire, et qu'une autre y commande,

Je n'en suis point jaloux, car le vrai possesseur,
Le roi des champs, des bois, des monts, c'est le chasseur !

Le soleil qui s'incline au rebord des falaises,
Comme autant de flambeaux, allume les mélèzes,
Les sapins chevelus, les rares peupliers ;
Ses derniers feux viendront mourir sur mes piliers.

Comme ce soir est beau ! Voyez, par les arènes,
Où le vieux paysan suit un troupeau de rennes,
En voici sur le roc qui tendent leurs filets,
Qui traînent leurs bateaux criant sur les galets ;
Chacun, sûr de trouver, à l'heure accoutumée,
Son souper, sa famille et son feu de ramée.
Le mal du jour leur vaut le calme de la nuit.

Quand l'esprit du sommeil fait sa ronde à minuit,
Il les touche en passant de ses ailes bénies;
Pour eux, minuit n'a pas d'ardentes insomnies,
Ni des gardes debout à des portes de fer,
Ni la fièvre qui fait de ma couche un enfer!
Oh! comment la briser cette force rebelle!

Ciel! que vois-je? une femme! et qu'elle semble belle!
Elle suit lentement les talus du rempart;
Elle approche: oh! j'ai vu ces traits-là quelque part!
Serait-ce un souvenir, une image effacée,
Ou la femme sans nom qui vit dans la pensée?
Un homme l'accompagne; hélas! qu'il est heureux;
Il se penche bien près; que disent-ils entre eux?
Être libre, être deux! par l'immense campagne,

Sous les bois, sur les monts, emporter sa compagne,
Monter si haut, si haut, que l'on puisse s'asseoir
Près des gnomes légers qui s'y rendent le soir,
Sous ces étoiles d'or où vont mes rêveries!
O rayonnantes fleurs des divines prairies,
Quand vos yeux pleins d'amour viennent à s'entr'ouvrir,
Pour m'envoler vers vous que je voudrais mourir!
Mais qu'est-ce donc, mon Dieu, qu'une femme? un mystère!
Beauté, bonheur, amour, qu'êtes-vous sur la terre?
Confidences sans fin que les ames se font!
Hélas! ces mots si doux que cachent-ils au fond?
Mais au prix de mon sang, de ma liberté même,
Faites, faites, mon Dieu, que cette femme m'aime! »

Mourir pour elle, Iwan, c'est là ce que tu veux,

Sois tranquille, elle songe à les combler, tes vœux;
Souvent au prisonnier pour la voir il en coûte;
Et son nom, le sais-tu? mais elle parle, écoute :
« Orloff, le temps s'écoule; il le faut, découvrons
Le plus lourd des soucis qui pèsent sur nos fronts.
Faut-il qu'à nous distraire ici tu te complaises!
L'amour, au cœur des rois, n'a pas toutes ses aises.
Qu'en dis-tu? Ses gardiens, un complot s'élevant,
Ont l'ordre d'empêcher qu'il ne sorte vivant;
Eh bien! que le complot soit feint ou vrai, qu'importe?
Des coups de feu la nuit, un bruit d'arme à sa porte,
Comprends-tu? Viens, Orloff, que tout marche d'accord.»

Et comme ils s'éloignaient on entendit encor:
« Au prix de tout mon sang, de ma liberté même,

Faites, faites, mon Dieu, que cette femme m'aime! »

Quand, à la grande voix monotone des flots,
Se mêlent du donjon des plaintes, des sanglots;
Quand le chœur des hiboux qui hantent ces ténèbres
Psalmodie au mourant des matines funèbres,
Oh! que ce noir séjour est lugubre à minuit!
Et que se passe-t-il sous sa profonde nuit?

C'est un témoin discret que la nuit! On raconte
Que les pêcheurs au jour (du moins ce fut leur conte)
Virent un corps portant l'habit du matelot,
Sous le rempart, long-temps ballotté par le flot.
Ce corps toucha la grève, où les eaux gémissantes
Lavaient ses flancs couverts de blessures récentes,

Ils dirent qu'on voyait ses cheveux blonds bouclés
Courir, collés de sang et de sable mêlés;
Qu'il était mince et grand, que l'écume marine
Avait moins de blancheur que sa blanche poitrine;
Et qu'on n'entendit plus, de ce jour, comme avant,
La voix du prisonnier qui parlait dans le vent.

Voilà ce qu'ils ont dit! mais plus bas on ajoute
Que l'on vit une femme arriver par la route
Qui mène droit au fort; ses regards occupés
Cherchaient tous les objets dans l'ombre enveloppés;
La voilà près du corps qui s'arrête, examine,
Puis ses bras s'échappant de sa cape d'hermine,
Elle s'écrie: « O ciel! est-ce lui? qu'il est beau!
Jeter tant de jeunesse et d'amour au tombeau!

Hélas ! il est trop tard ! Faut-il que je le touche ?
S'il restait cependant quelque souffle à sa bouche !
Oh ! sa tête et ses pieds, tout est froid, tout est mort ;
C'en est fait ! voilà donc ce que c'est qu'un remord !
Iwan, eh quoi ! ton cœur ne bat plus ! qu'il renaisse,
Qu'on la respire, au moins, cette fleur de jeunesse !
O rage du pouvoir ! tu trouvas des cœurs sourds,
Iwan, mais j'ignorais ce que valaient tes jours !

VIII

A LA MÉMOIRE

DE

GEORGES DE GUÉRIN.

> La douleur de Georges de Guérin fut silencieuse et noblement portée jusqu'à la tombe... Qu'a-t-il donc manqué à cet enfant privilégié du ciel ?
>
> GEORGES SAND (6).

Doux frère d'Ariel, dont l'ame fut choisie
Dans les souffles de l'air et les rayons du jour,
Poète frissonnant, d'où vient ta poésie?
Amant si plein de flamme, où s'en va ton amour?

Dans la vie où tes pas erraient à l'aventure
Des cœurs se sont trouvés, des bras se sont ouverts;
Avec tous tes désirs, tu passais au travers
De leurs embrassemens pour revoir la nature.

Lui dis-tu le secret de tes vagues tourmens?
La Circé ténébreuse au moins te comprend-elle?
Que ses philtres sont forts! Ah! la sourde immortelle
En des troubles cruels abîme ses amans!

Ce grand Tout nous écrase, il échappe, il obsède;
Tout amour veut atteindre au but de ses ardeurs;
Mais toi, que trouves-tu? qu'est-ce que tu possède
Quand tu répands ton ame au sein des profondeurs?

Malade d'infini, qui t'épuise aux obstacles,
Et poursuis de si loin la fuite des oiseaux,
Tu te laisses ravir à tous ces beaux spectacles,
Comme Hylas entraîné par les glissantes eaux.

Ta poésie est là ; mais Dieu fit-il le monde
Pour que l'homme à le voir se consume en désir?
Cette nature a-t-elle un cœur qui nous réponde?
Et toi, lui trouves-tu des flancs pour la saisir?

O des flots et des nuits grandes voix solennelles!
Longs éblouissemens de l'aurore et du jour!
Caps et rochers, gardiens des vagues éternelles,
Ses témoins et ses dieux, saviez-vous son amour?

Dans vos piéges trompeurs, vous qui prenez les ames
Sans vous associer à leurs émotions,
Oh! c'est vous qu'il aimait avec toutes les flammes
Et les réalités de nos affections.

Devant cette nature enivrante, aimantée,
Il se couche éperdu, négligeant son chemin;
Mais, de son piédestal, jamais la Galatée
Ne l'a fait relever d'un signe de sa main.

Ni Claude, tout baigné de lumière dorée,
Ni Poussin, tout pensif sous les grands horizons,
Aucun de tes amans, ô nature adorée!
Ne but à plus longs traits tes magiques poisons!

Sources, fleuves, forêts, ô crêtes sourcilleuses !
Magnifique univers, puissances merveilleuses
Qui dans le Pan immense allez vous fondre tous !
S'il a tant souhaité s'y perdre comme vous,

Maintenant qu'il s'y plonge et qu'il s'en rassasie;
Sur les ailes des vents qu'il voyage à son tour !
Y puisse-t-il encor goûter sa poésie !
Y puisse-t-il enfin étancher son amour !



IX

LE RAPSODE.

Les vents de leur tumulte emplissent les rivages!
Les grands bois sont déserts, le temple est sans ombrages,
Jours mortels aux vieillards, qui ramènent pour eux
Et la marche tardive et les soirs ténébreux!

Car l'Hyade s'incline, et ce signe funeste
Fait, sous son bras pesant, pencher l'urne céleste.
Qui viendra relever l'étranger pauvre et vieux
Que la faim jette au bord des sentiers pluvieux?

Les présens de l'été, les roses des fontaines
Sont à tous; du vieil âge on y sent moins les chaînes;
Mais le plaisir aussi craint la morne saison,
Et se tient près du riche au fond de sa maison.

Mes fils, ne cherchez point un refuge inutile,
Mes pieds n'atteindraient pas le seuil du toit joyeux,
Demandez le linceul aux femmes de cette île,
Les hivers sont trop longs, il faut m'abriter mieux.

Adieu, chants immortels! famille dispersée,
Dont mes pères mourans m'ont commis le trésor!
Filles du grand aïeul, Iliade, Odyssée,
O reines des chansons, quel sera votre sort!

Le souvenir toujours vous sera-t-il fidèle?
Toujours le rhythme pur sera-t-il respecté?
La mémoire est trompeuse; hélas! je crains tout d'elle;
O mes fils, du vieux vers sauvez la pureté!

Pourquoi n'avons-nous pas la science profonde
Du papyrus sacré qui recèle en son pli,
Mieux qu'en un coffre d'or, les choses du vieux monde
Et les siècles couchés qu'il dérobe à l'oubli!

Au pays de Memphis où Memnon vous regarde,
Que ne reposez-vous sur les granits épais,
O chansons! tous les sphinx vous prendraient sous leur garde!
Vous auriez l'avenir, et je mourrais en paix!

Mais, vous êtes ici, vagabondes, légères,
Des esprits inconstans hôtesses passagères,
Oiseaux mélodieux que disperse la mort;
Chansons, vous qui partez, quel sera votre sort?

Vous n'habiterez plus, compagnes de la lyre,
Aucune ame pareille aux ames d'autrefois,
D'où l'antique respect, d'où le rhythme en délire,
D'où les sons frémissans jaillissaient à la fois!

Pour obéir aux lois des grandes mélopées
Il faut que le chant plie à tant de tons divers!
Là, les langueurs d'amour, là le bruit des épées;
Qu'il soit comme le chœur des voix de l'univers!

Puis, il faut surveiller les dons de la mémoire,
Faire comme l'avare et compter son trésor :
Il faut craindre Aphrodite et la coupe d'ivoire!
O mes vieux chants sacrés, quel sera votre sort?

Moi, j'ai vécu pour vous; votre esclave fidèle
A gardé son dépôt intact et pur encor ;
Il n'a point fait outrage à son divin modèle,
Il n'a point ajouté son alliage à l'or.

Et pourtant les refus, la faim, les maux sans nombre,
Sur ma route escarpée ont versé bien de l'ombre!
J'ai vécu, j'ai marché sous tous les cieux connus;
Mes vieux chants! c'est pour vous que j'exile ma cendre
De ces bords où les chœurs s'arrêtaient pour m'entendre,
Lesbos que je salue et qui ne m'entend plus!

Je ressemble au guerrier qui, tombé près du Xanthe,
Ferme, puis lève encor sa paupière pesante,
Promène un long regard qui s'éteint sur les flots,
Et tout bas se souvient de la lointaine Argos!

X

ALLEGRO.

Hence, loathed Melancholy!
MILTON. *Allegro* (7).

Vite, vite, enfans, qu'on s'assemble;
Allons, folle troupe, est-on prêt?
Alerte, amis, partons ensemble,
Il se fait tard, le jour paraît.

L'alouette déjà plus vive
Est à son poste, entendez-la !
Voyez-vous pas, à son qui vive,
Le jour qui répond : me voilà !

Seule la pâle Juliette
Accueille mal son frais bonjour,
A son lever court inquiète
Et s'écrie en pleurs : c'est le jour !

C'est lui, voyez où les collines
Prolongent leurs derniers balcons,
De ses brillantes javelines
Il perce les brumeux flocons.
Comme un nageur qui chasse l'onde

Devant lui, des rives de l'air
Il pousse un fleuve sur le monde,
Dont chaque vague est un éclair.

Le courant approche;
Pour la pauvre Nuit
N'est-il un réduit,
Un cloître, une roche,
Où sa robe accroche,
Tandis qu'elle fuit!

L'onde immense afflue,
Le coq la salue
D'un coup de clairon;
Fier sultan qui range,

Au seuil de la grange,
Tout son peuple en rond.

Puis vont aux jachères
Troupeaux et pasteurs,
Les blanches vachères
Gagnent les hauteurs;
De la métairie
Jusqu'à la prairie
Le chariot crie
Sur les galets creux
Des ravins pierreux.

Sous la vaste brume
Le gras pâtis fume;

Plus d'un feu s'allume,
Au bord des sillons,
D'herbe et de ramée;
C'est comme une armée,
Avec la fumée
De ses pavillons!

Sur la plaine,
A longs traits,
Court l'haleine
Des vents frais.

Mais un bruit qui passe
Déchire l'espace;
Il revient encor;
Enfans, c'est le cor!

Comme il tourbillonne
Le rouge escadron !
Cent fois il sillonne
La plaine, et se rompt.

Puis la cavalcade
Dont le pas saccade
L'air en arrivant,
Toujours plus bruyante,
Galoppe ondoyante
Et suit, nez au vent,
Le cerf en avant.

Hélas ! soit qu'il prenne
Sentiers de garenne,

Les âpres guérets,
Ou bien les forêts,
La meute qu'il traîne
Flaire de plus près
Ses frêles jarrets.

L'aboyante race
Dévore sa trace,
Le limier vorace
En rompt ses colliers,
Et, par les halliers
Jonchés de broussaille,
Tout le champ tressaille
Sous les cavaliers.
Mais l'un d'eux chancelle,

Sa bride étincelle,
Il perd les arçons,
Laissant sa livrée
Qui pend déchirée
Aux doigts des buissons.

Mais écoutons! les tinterelles,
Je crois, murmurent dans le vent;
Du hameau voici les tourelles;
En avant, toujours en avant!

A nous le parc, ô gais complices!
Enfans coquets, enfans blondins,
Maintenant postez vos milices
Aux mille détours des jardins!

Il faut au corps, il faut à l'ame,
Des ris, des courses, des chansons,
Des jeux ardens, des jeux de flamme,
De beaux spectacles, de beaux sons !

S'il est un temps où j'aime à vivre,
C'est quand la vie est un éclair ;
Comme vous, enfans, je suis ivre
De ces belles fêtes de l'air !

Et puis nous clorons la journée
Près de la grande cheminée
Où la conteuse du château
Nous dira, pour peu qu'on la prie,
Comment la reine de féerie

Croqua son sucre ou son gâteau,
Comment le soir dans la prairie
Elle l'attire au bord des eaux,
La pince dans sa rêverie,
Et brouille, à minuit, ses fuseaux.

Mais le conte que j'idolâtre
C'est celui du robin folâtre
Qui, trop épris du feu vermeil,
S'en vient rôder tout près de l'âtre
Où le frileux cède au sommeil.
Un soir, tout transi jusqu'à l'ame,
Le pauvre nain vient et s'endort,
Puis s'éveille en criant; la flamme
Avait grillé ses cheveux d'or.

Amis, l'on vous dira l'histoire
De cet autre gentil lutin
Dont le petit fléau d'ivoire
Battait, dans la nuit la plus noire,
Cent gerbes, comme il est certain;
Et, pour gagner son bol de crême,
Chaque nuit travaillait de même,
Battant, battant jusqu'au matin.

Mais, enfans, voici la syrène
Qui va commencer; qu'elle égrène
Toutes ses perles à son tour!
Jamais cavatine étourdie,
Strette plus vive et plus hardie,
Du tissu de la mélodie

N'aura brodé le pur contour;
Dans sa fugue la plus folâtre,
La roulade tout idolâtre,
Qui s'aventure en maint détour,
Mieux que l'oiseau s'échappe et court.

Ainsi, blonde et joyeuse troupe,
Quand nous avons vidé la coupe
Des plaisirs du monde réel,
La fantaisie aux doux mensonges
Nous enivre encor de ses songes
Dans la coupe du ménestrel.

XI

PENSEROSO.

Hence, vain deluding Joys.
MILTON. *Penseroso.*

Quand la foule s'en va du temple,
Qu'il est désert, vous rencontrez
Une femme, au bas, qui contemple
Et monte, en rêvant, les degrés.

Est-ce une veuve ensevelie
Sous ses plis noirs? On dit tout bas
Qu'elle a nom la Mélancolie;
Mais d'où vient-elle? On ne sait pas :
De mystère elle est si remplie
Qu'à peine on suit de loin ses pas.

Toujours fidèle aux lieux qu'elle aime,
Vous l'y voyez toujours la même,
Les pas égaux, les yeux distraits,
Et l'oubli peint dans tous ses traits;
Toujours ce calme inaltérable
Et ce long regard comparable
A l'œil fixe des saints portraits.
Marche-t-elle, on dirait une ombre

Qui descend des dômes pieux ;
Un long manteau de pourpre sombre
Assoupit sous ses plis sans nombre
Ses pas lents et mystérieux.

Elle se prosterne; autour d'elle
Les saints vœux, l'extase fidèle,
Le silence invisible et doux,
Suivent sa prière à genoux.

Enfin, sous la nef solitaire,
Elle échappe à l'œil qui la suit ;
Mais toujours sa tunique austère
De loin fait, en rasant la terre,
Un solennel et léger bruit.

Où va-t-elle ? au bord des bois sombres,
Où meurt comme à regret le jour,
Où le rossignol jette aux ombres
Ses chants de tristesse et d'amour.
C'est pour lui, l'invisible Orphée,
Que l'attelage de la Nuit,
Aussi léger qu'un char de fée,
Parcourt son cirque à petit bruit;
C'est pour lui que la pâle Reine,
S'inclinant de son char d'ébène,
Ralentit sa course à minuit.
C'est pour lui que sur les prairies,
Sur les toits blancs des métairies,
Au bord des tranquilles étangs,
La lune s'endort si long-temps.

Dans son extase ensevelie,

Au pied des chênes du chemin,

Voyez-vous la Mélancolie,

Le front appuyé sur sa main?

Pendant la longue sérénade,

Elle reprend sa promenade,

Par momens, quand la Nuit, sa sœur,

Passe, et l'aborde avec douceur.

L'œil, sous les longues avenues,

Poursuit ces belles inconnues,

Dont l'ombre échappe et disparait

Sous la brume de la forêt.

Mais la Mélancolie encore

Se plaît sur la rive, en ce lieu,

Quand tinte à l'horizon sonore
Le dernier son du couvre-feu.
Sur cette plage aride et basse
Que sécha la soif de l'été,
Glissant sur la tiède surface,
Le bruit vers elle monte et passe
Avec lenteur et majesté.

Mais, quand l'hiver aux nuits glacées
Nous défend les courses du soir,
Dans le cercle de ses pensées
Au foyer sombre on vient s'asseoir..
Que j'aime, en ces lentes soirées,
A voir les braises colorées
Sillonner l'ombre en voltigeant!

L'esprit court dans ses rêveries,
Déroule un horizon changeant,
Comme au bord des tapisseries
Danse la flamme aux yeux d'argent.
L'œil se plaît à ces jeux de l'âtre,
Il poursuit le reflet rougeâtre
Qui dort sur les plafonds obscurs,
Revient comme un lutin folâtre,
Et s'échappe aux angles des murs.

Mais pour l'étude et le mystère,
La lampe pâle de minuit
Déjà dans la tour solitaire,
Comme un phare au bord des flots, luit.
Tant que du char penché de l'Ourse



L'essieu scintille à l'horizon,
La pensée achevant sa course
Perce les murs de sa prison.
Elle sonde, en ses fortes veilles,
D'Hermès les fécondes merveilles;
Mais le grand mot l'y trouve-t-on?
L'esprit encor, s'il le profère,
Poursuit dans sa plus haute sphère
Le vol infini de Platon.
Parle aussi, dis-nous, divin maître,
Le mot des énigmes de l'être,
La loi du vrai, la loi du beau;
Et l'ame ici bas que fait-elle?
Montre-nous la lampe immortelle
Qui luit au delà du tombeau.

Plus tard encor si la mémoire
Sur les vieux temps fait un retour,
Les longs spectacles de l'histoire
Sous nos yeux passent tour à tour;
Puis la pompeuse tragédie,
Sceptre en main, étale, enhardie,
Ses pleurs, ses combats, ses remords,
Ses grands noms d'antiques lignages,
Et tout ce qu'à travers les âges
Elle enrôla d'illustres morts.

Mais mon front brûle! oh! que je sente
Rouler l'ondée assoupissante
Sur le noyer de la maison;
De ma fenêtre je l'écoute

Qui bat les feuilles goutte à goutte,
Et roule sa perle au gazon.

Puis, sur les collines prochaines,
J'aime à voir, à travers les chênes,
Sortir de son lit de cristal
Le crépuscule oriental.
Mais quand sa gerbe grandissante
Répand sa pluie éblouissante,
Qu'en tous lieux le réveil le suit,
Pour nous la plaine a trop de bruit.

Fuyons sous l'épaisse ramure,
Où l'on n'entend rien qu'un murmure
D'abeille ou d'eau vive à l'entour,

L'œil frivole, indiscret du jour.
Balançant son vol insensible
Sur un courant d'atômes d'or,
Quelque fée à l'aile invisible
Touche en passant le front qui dort,
Tandis qu'un bienfaisant génie
Conduit la vague symphonie
De ces mille soupirs secrets
Que jette l'ame des forêts.



XII

A LA JEANNE D'ARC

DU

Château de Versailles.

« Le marbre peut toujours, sous la main de l'artiste,
« Enfermer l'infini que son ame a conçu ;
« Le bras travaille seul quand le bloc lui résiste,
« Mais que l'esprit se lève et le marbre est vaincu * !

* Traduit de Michel Ange : *Non ha l'ottimo artista, etc.*

Oui, le maître a dit vrai! l'art, en son sanctuaire,
Ne comptera jamais que ceux qui penseront;
Le ciseau ne peut rien aux mains du statuaire ,
S'il n'a pour s'aimanter l'étincelle du front.

Aussi, dans la muette et profonde avenue
Où Versaille a dressé ses pâles habitans,
Salut à toi, guerrière, à toi, la bienvenue
Qui prends l'âme au passage et la retiens long-temps.

Tu sais parler à tous dans la foule pressée,
Vierge ; mais quel langage as-tu donc emprunté,
Réalisant ainsi, fille de la pensée,
Pour les uns l'idéal, pour tous la vérité ?

Ton sein est si gonflé de force et d'espérance,
Il est si généreux, si palpitant de foi!
N'es-tu rien qu'une femme? ou n'est-ce pas la France
Qui, le jour du réveil, s'est incarnée en toi?

Tu portes l'avenir, héroïne des Gaules,
Tu possèdes la flamme et tu la répandras;
Que l'armure est sacrée à tes belles épaules!
Que l'épée est bénie, ô vierge, entre tes bras!

On sent dans ta prière un peuple entier qui prie;
Ton repos est si fort, ton calme est si fervent!
Raphaël y verrait une sœur de Marie,
Et Michel-Ange eût dit du symbole vivant :

« Le marbre peut toujours, sous la main de l'artiste,
« Enfermer l'infini que son âme a conçu ;
« Le bras travaille seul quand le bloc lui résiste,
« Mais que l'esprit se lève et le marbre est vaincu !

XIII

LA PERVENCHE.

Pourquoi la vie a-t-elle été donnée aux misérables et à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? JOB.

Fleur tardive et passagère
Qui, comme un brin de fougère,
Te balances sans appui,
Dis-moi, ta prison légère
S'ouvrira-t-elle aujourd'hui?

Le jour baisse et le ciel gronde,
L'éclair vole à l'horizon,
Le torrent enfle son onde;
Entends-tu? crains qu'il ne fonde
Sur ton abri de gazon.

Oh! ne prends pas pour l'aurore
Ce rayon qui tombe encore
Et meurt sur ton lit de thym.
Non, non, tu t'es oubliée;
Tu ne t'es point éveillée
Au frais baiser du matin.

A présent ce n'est plus l'heure!
Ce froid rayon qui t'effleure

Ne t'apporte qu'un adieu.
Vois, quand tout décline et pleure,
S'il fait bon naître, ô mon Dieu!

Le chêne antique qui penche
Sous le vent sa forte branche
Reparaît quand le jour luit;
Mais le lis, mais la pervenche,
Mais la fleur fragile et blanche
Disparaissent dans la nuit.

Quand la vie est un vertige,
Quand le cœur abandonné
Cède à tout ce qui l'afflige,

Comme au vent la faible tige,
Est-ce un bonheur d'être né?

Pauvre fleur, cache ta tête;
Referme-toi; la tempête
Accourt jetant ses clameurs.
Pourquoi tenter la faucheuse?
Non, non, pervenche oublieuse,
Garde tes parfums et meurs!

XIV

AVENIR.

Avenir! avenir! voyageur à l'œil sombre,

Dont un poète a dit qu'il apercevait l'ombre!

Combien qui se portaient au bord de tes chemins,

T'appelaient leur Messie et te battaient des mains,

Sont revenus pourtant les épaules courbées!
Que d'acclamations, que de voix sont tombées!
Ce vieux drame du monde, après mille ans encor,
Se devait dénouer dans un autre âge d'or!
Avenir ou passé que toujours on envie,
Horizons inconnus des pôles de la vie,
Eh quoi! le présent seul n'aura-t-il pas son jour?
Avenir ou passé règent-ils tour à tour?
De ce bonheur humain sont-ce les seuls royaumes?
Et tout passera-t-il entre ces grands fantômes?

XV

LE RAMAZAN.

Vers Scyrah, d'où l'on voit, comme un lointain ruban,
Courir au fond du ciel les cimes du Liban,
Sous les horizons nus de l'aride savane,
S'enfonce et disparaît la longue caravane

Qui serpente au désert dans son rude chemin,
Où de bien loin pourtant rit le ciel d'Yémen.
Elle a sondé long-temps ces bords infranchissables,
Et gagne avec lenteur la haute mer des sables.
C'en est fait, il décroît, ce tableau bigarré
Qu'enfermait le couchant en un cadre doré.
Qu'Allah veille sur eux dans ce trajet immense!
Voici le Ramazan, le saint mois qui commence!

Heureux tous ces croyans, ces pèlerins zélés,
Lorsqu'après trente jours au désert écoulés,
Ils atteindront la Mecque, où ces fils du Prophète
Verront du Baïram la radieuse fête!
Que l'aspect des saints lieux les ravira, si Dieu
Les retire vivans de cette mer de feu,

S'ils ne rencontrent pas sur ces grèves mortelles
L'ardent Simoun qui passe avec de rouges ailes,
Et le bandit qui rôde avec des yeux perçans.
Hélas! pour le tenter, que d'or, de saints présens,
Par monceaux étagés comme des belvédères
Mobiles et flottans au dos des dromadaires!
Mais là sont les spahis aux hennissans chevaux,
Les marchands d'Arménie et les Mollahs dévots,
Les aveugles Muezzins portés sur les chamelles,
Saintement accroupis sur les bosses jumelles,
Qui récitent sans fin, balancés, tournoyans,
Les six mille versets du psautier des croyans.

Mais voyez-vous celui qui dans ses doigts promène
Les innombrables grains de son thébuch d'ébène?

Dans sa tribu lointaine on l'appelle Djézir :
Amant, dévot, brûlé par un double désir,
Il fit un vœu bizarre ; il promit au Prophète
(Sainte combinaison que nous n'eussions pas faite)
Qu'heureux dans son amour, le rosaire à la main,
De la Mecque sur l'heure il prendrait le chemin ;
Et le voilà qui part, et qui part le jour même,
Sans violer son vœu, sans revoir ce qu'il aime.

Mais, tandis qu'il remplit si bien son saint devoir,
Sous le palmier fidèle elle attend chaque soir,
Elle écoute attentive, elle s'incline et pleure :
« Il ne vient pas, dit-elle, et cependant c'est l'heure !
Mais l'herbe a frissonné ! c'est le bruit de ses pas !
Non, c'est le vent qui passe, et ne me parle pas.

Mais, lui, que tarde-t-il? qu'il apporte à l'épouse
Tous ces rameaux, ces fleurs dont l'abeille est jalouse.
Et ce divin lotus tout fraîchement fleuri,
Ouvrant ses lèvres d'or que baise la Péri!
Qu'il apporte aussi l'ambre et les perles choisies!
Et moi, cœur amoureux, je sais tes fantaisies,
Je connais à mon tour les présens que tu veux.
Mais je parle, il est loin; il n'entend pas mes vœux.
Adieu, mes sœurs; adieu, la tente de mon père;
Je ne suis plus qu'une ombre! »

Elle pleure, elle espère,
Arrache ses colliers en criant: « Tu viendras,
Beau Djézir, pour me faire un collier de tes bras,
Un collier frémissant, plus doux que le cinname,
Qui me parera mieux dans sa zone de flamme! »

Mais chaque jour nouveau voit pâlir ses couleurs ;
Dans son bain l'on exprime en vain le suc des fleurs ;
Ses vigilantes sœurs, sa tribu qui l'adore
Combattent par leurs soins le mal qui la dévore,
Les chants ni les parfums ne peuvent la guérir.
Voyez au nid désert le bengali périr ;
Il succombe à ce mal que l'abandon lui cause,
Et l'odalisque en meurt sous son berceau de rose.

Mais suivons au désert le hardi pèlerin
Que la lune y conduit comme un guide serein.
Du nocturne marcheur complaisante patrone,
Elle chemine aussi ; de sa riche couronne
Elle sème partout la perle en voyageant,
Et couvre le désert de son réseau d'argent.

Que de fois le regard de cette antique amie
A passé lentement sur Balbeck endormie !

Là, sur des fûts brisés, pour attendre le soir,
La caravane lasse à midi vient s'asseoir.
Le fouet ne presse plus le pas des dromadaires ;
Sifflant quelque refrain d'un chant de bayadères,
Le pesant chamelier parque ses lourds troupeaux,
En faisant sa prière à l'ange du repos ;
L'ange abaisse son vol, et l'épais sycomore
Protège avec amour la sieste du Maure.

Mais que la marche est douce à reprendre la nuit !
Au bord de la citerne on fait halte à minuit,
Quand l'air frais fait flotter la tente, et que la brise

Vous apporte un parfum de la Terre promise ;
Quand, au creux des buissons, des touffes de nopals,
On voit étinceler les yeux verts des chacals,
Qu'on écoute bramer les biches amoureuses,
Ou fuir dans le lointain les cavales peureuses.

La caravane un mois marcha, puis, un matin,
Vit poindre à l'horizon les grands dômes d'étain,
Le casque oriental de la haute mosquée,
Les monumens lointains de la ville invoquée,
Sous son voile d'encens ; puis ils virent de près
Tous les balcons brodés des frêles minarets.
Les voici dans la Mecque où le saint jour va luire ;
Djézir se pare, il ceint l'éclatant cachemire
Où le saphir de Perse, étincelant et pur,

Fait ruisseler au fond ses facettes d'azur.
Ah! que de beaux turbans! comme en tous lieux s'étale
Avec ses boutons d'or la veste orientale!
Quelle foule au saint Temple, où les graves Imans
Répandent l'aloès sur les réchauds fumans!
Là haut, c'est le Muphti! ses lèvres inspirées
Ont soufflé par trois fois sur les flèches sacrées,
Et, dans un flot d'encens exhalé du saint lieu,
Sa parole a monté jusqu'au trône de Dieu.

« Qui donc, puissant et solitaire,
Veille là-haut toujours voilé ?
Pour lit qui nous donna la terre,
Et pour toit le ciel étoilé?
C'est Allah, le dieu du Prophète,

Celui dont nous chantons la fête,
Celui qui voit l'insecte obscur
Courir sur le plus noir des marbres,
Entend pousser les feuilles d'arbres
Du haut de sa maison d'azur!

« Croyans, baisez la Pierre-Noire,
Et faites-en sept fois le tour;
Visitez Borack, allez boire
Au puits de Zemzem, tout le jour;
Que demain votre front s'incline
Sur Merva, la sainte colline;
Invoquez Dieu pour le sultan!
Restez jusqu'au soir en prières,

Dans le vallon prenez sept pierres,
Et lancez-les contre Satan.

« Car sachez qu'à l'aube éternelle,
Quand le méchant s'éveillera,
Un spectre noir, en sentinelle,
Au bord du tombeau l'attendra.
Je suis, dira le Djin immonde,
Le mal que tu fis dans le monde ;
Docile alors je t'ai porté ;
Mais à présent, changeons de rôles ;
Apprête aujourd'hui tes épaules,
Porte-moi pour l'éternité.

« Croyans, baisez la Pierre-Noire,

Vous en ferez sept fois le tour;
Visitez Borack, allez boire
Au puits de Zemzem tout le jour;
Que demain votre front s'incline
Sur Merva, la sainte colline;
Invoquez Dieu pour le sultan.
Restez jusqu'au soir en prières;
Dans le vallon prenez sept pierres
Et lancez-les contre Satan.

Au puits miraculeux Djézir est allé boire,
Il a fait les sept tours, baisé la Pierre-Noire;
Mais les trois jours sacrés n'étaient pas révolus
Qu'au pays du Prophète il n'était déjà plus.
Les autres, dans la paix des pieuses enceintes,

Boivent le pur Moka, nectar des villes saintes,
Aspirent l'ambre chaud des pipes de corail,
Aux récits merveilleux du Caravansérail,
Dont un cercle accroupi poursuit la fantaisie,
En goûtant les sorbets les plus doux de l'Asie.
Lui seul il est parti; pendant trois jours entiers,
De la plaine profonde il rase les sentiers.
Son cheval pouvait-il défier les gazelles?
Serait-ce qu'Alborack l'emporta sur ses ailes?
Comment fit-il sa route? on ne sait; mais toujours
Il est sûr qu'il franchit le désert en trois jours.

Comme il court, comme il tombe au pied du sycomore!
La douce voix, dans l'ombre, appelle-t-elle encore?
Non, mais voyez: l'Arabe, à genoux regardant,

Se raidit de terreur ! elle est là, cependant !
Un voile lourd pesait sur sa noire prunelle ;
Il prit ses mains, et rien ne tressaillit en elle ;
Elle avait compté là bien des soirs superflus ;
Oui ! mais depuis une heure elle n'attendait plus !

Jamais du beau Djézir, le croyant fanatique,
Le désert de Scyrah n'entendit le cantique ;
Sur le Juif éperdu jamais son bras nerveux
N'enleva de butin ; il ne fit plus de vœux !
Il n'alla plus la nuit sur les blanches savanes,
Pour attendre en priant l'heure des caravanes ;
Djézir ne monta plus son rapide alezan,
Et ne revit jamais le mois du Ramazan.

XVI

Quand deux flots unis dès la source
Vont frapper, dans leur folle course,
Contre la pointe des ilots,
En s'éloignant leurs eaux gémissent;
Ainsi s'écartent, s'engloutissent,
Au choc du monde, bien des flots.

Il n'est point d'astres, dans l'espace,
Si rapprochés, qu'entre eux ne passe
Un globe maudit trop souvent;
Il n'est felouque ni nacelle,
Voguant si près, que ne harcelle
Et ne sépare écueil ou vent.

Mais, si leur force n'est perdue,
Les ames couvrant l'étendue
De si haut savent se pencher,
Qu'au moins nous pouvons, par nos cimes,
Comme les cèdres des abîmes,
Des bout du monde nous toucher.

XVII

AUX AUTEURS

DE LA SATIRE MÉNIPPÉE.

Vieux héritiers du caustique trouvère,
Mêlant toujours à la raison sévère
Babil mordant, capricieux accès,
Ferme courage, esprit et cœur français ;

Salut à vous, qui mieux, que par l'épée,
Fîtes campagne avec la Ménippée,
Qui, visant droit et narguant le danger,
Mîtes la flèche au cœur de l'étranger.

Le trait gaulois, mêlé de grâce attique,
N'est pas chez vous le rire du sceptique,
Abus d'esprit, édifice moqueur,
Qui se construit des ruines du cœur.

Honneur à vous, compagnons, gais compères !
Gens bien disans, au franc parler nourris,
Encor tous pleins du rire de nos pères,
Vous êtes bien enfans du vieux Paris,

Fils du bourgeois, voisin de la basoche,
S'en revenant de Bouvine ou Cassel,
Qui sur la route à maint passant décoche
Brocards pétris de malice et de sel.

Chez nous l'esprit de tout temps a fait rage;
Partout le rire attache son grelot;
Haute raison, honneur, vertu, courage,
Il faut à tout l'aigrette d'un bon mot.

XVIII

CHARYBDE.

> Ah ! miser, alcyonum scopulis affigar acutis.
> PROPERCE.

Dieux sauveurs, étendez vos ceintures divines,
Vers ces béantes eaux nagez, vierges marines!
Vierges, nous périssons, les flots n'attendent pas,
Et les nageurs mortels ont besoin de vos bras.

Non, ce n'est point Ajax, ô Dieux! qui vous défie!
L'alcyon palpitant aux rochers se confie,
Et vers la blanche syrte où je l'entends gémir,
Les ongles de Scylla de loin me font frémir.

Accourez, dieux sauveurs, Charybde m'enveloppe,
Soutenez, soutenez l'enfant de Parthénope!
Parthénope, entends-tu les cris de cet enfant
Qui meurt de s'être enfui loin du seuil de sa mère?
Mais que le flot du moins m'y porte en m'étouffant!
L'onde mortelle, hélas! me serait moins amère,
Près du bord où s'assied Parthénope, ma mère!

O Pœstum! fallait-il franchir tes bois épais,

Et de sa molle vie inquiéter la paix !
Malheureux que tenta l'horizon de Sicile,
Quel espoir t'a poussé si près de la grande île ?
Aveugle, tu regarde en arrière aujourd'hui,
Tu fus ingrat, tu meurs ! mère, pardonne-lui !

Dieux sauveurs, étendez vos ceintures divines
Vers ces tournantes eaux, nagez, vierges marines,
Voyez, nous périssons ! les flots n'attendent pas,
Et les nageurs mortels ont besoin de vos bras !

Rêves des cieux lointains, mensonges du rivage,
Où sont les gains sans borne et les mers sans naufrage?
Eh ! quels biens voulais-tu de ces trompeuses mers ?
Compte bien maintenant, compte ceux que tu perds,

Redis-les jusqu'alors que ta voix soit éteinte,
Ces flots n'ont point de dieux qu'attendrisse ta plainte.
T'avaient-ils conseillé de dépasser ces bords
Où des chemins si doux conduisent chez les morts?
C'en est fait maintenant, Charybde t'enveloppe;
Némésis a frappé l'enfant de Parthénope.
O Mysène! qu'il ait un lit dans tes roseaux,
Réclame au moins son corps, sa vie est dans les eaux!

Dieux sauveurs, jetez donc vos ceintures divines,
Vers ces tournantes eaux, nagez, vierges marines,
Vierges, tous vont périr! les flots n'attendent pas,
Et les nageurs mortels ont besoin de vos bras.

XIX

SYLVE.

Au fond du parc, au bord de la charmille sombre,
La voilà qui se glisse à peine comme une ombre,
Tourne la grande allée, et se baisse, arrachant
Des feuilles qu'à ses pieds elle sème en marchant.

Quand le lutin du bal, de ses ailes rapides,
Fouettait les blonds cheveux sur les tempes humides,
Quand pour former les nœuds de ses frêles rubans,
La danse a butiné toute la fleur des bancs,
Je l'ai tant vue alors, l'éblouissante fille,
Suspendre ses bras nus à l'anneau du quadrille,
Balancer son corsage au cri soyeux et doux!
Cette reine du bal la reconnaissez-vous?
Sa cour est dispersée, autour d'elle tout change;
Sa couronne déjà pèse à sa tête d'ange.

Le soir quand nous suivons la rampe du côteau,
Vers la sombre chapelle adossée au château,
Tu t'arrêtes et là, sous leurs rideaux de lierre,
Tu regardes la Vierge et les vieux saints de pierre.

Au mois de mars passé, vers les premiers beaux jours,
Le fleuve aux larges eaux nous emportait vers Tours.
Le flot profond encor bouillonnait à la proue,
Et scintillait aux flancs sous la mordante roue,
L'invisible poussière inondait nos genoux;
Avec tant de douceur les cieux glissaient sur nous!
Elle aimait tous ces flots battant leurs vastes rives,
Admirait les champs frais, vantait les perspectives.

Tous les saules des bords et les parcs riverains
A la file passaient sous ses regards sereins,
Pour moi je ne voyais qu'elle seule, et sur elle,
Assis à ses côtés, j'inclinais son ombrelle.
Elle était calme encor, près de moi si troublé;
Presque rien dans ses yeux ne s'était dévoilé.

Mais dans un de ces bals qu'elle adorait naguère,
Quelque jalouse humeur entre nous mit la guerre,
Et nous rendit boudeurs ; mais pourtant, au départ,
Vinrent des mots bien bas, quelques soins de ma part,
Puis du trouble, une larme, et la main qui déploie,
Sur le dos demi-nu le mantelet de soie,
De crainte que la nuit de son souffle assassin
N'effleurât seulement la moiteur de son sein.

Et lorsque la calèche à grand bruit fut lancée,
Près de moi palpitante elle fut balancée,
Et des ressorts plians le roulis me penchait
Sur sa mourante épaule, et mon œil s'attachait
A la douce figure où des boucles sans nombre

Mariaient leurs anneaux et promenaient leur ombre.
Elle observait, muette, et tout en relevant
Son voile vers le store attiré par le vent
Qui rasait la voiture aux mouvemens rapides,
Où le jour par degrés lançait ses jets limpides.

Mais éteignons plutôt ce brûlant souvenir !
Voici l'heure pourtant où je la vois venir
Dessiner sur le tertre où la riche Touraine
Déroule les carreaux de son tapis de reine ;
D'où la grande avenue aux platanes marbrés
Jette sa frange au bas de la robe des prés
D'où lointaines forêts, châteaux, fine tourelle,
Sur les clairs horizons se détachent pour elle.

Je me perds à la voir, et me trouble de tout,
Aux lectures du parc, à toute heure, partout;
De la senteur des bois elle arrive embaumée,
Puis à table, elle prend sa place accoutumée,
Sans qu'on eût deviné le doux bruit de ses pas;
Mais, tardive et toujours la dernière au repas,
Car elle est oublieuse! adieu les causeries,
Les demi-mots, la joie et les étourderies!
De ses lèvres à peine elle effleure les mets,
Et du repas d'un sylphe elle vit désormais.

Avant cela sa vie était limpide et douce,
Comme au parc un filet d'eau vive sur la mousse!
C'est la fleur de ses jours qui se consume! Eh bien

Tous les coups vont frapper de son cœur sur le mien,
Et pourtant je ne sais quel bonheur me pénètre
A contempler aussi ce mal que je fais naître!
Voilà nos sentimens, confus et mélangés,
En douleur, en plaisir à la fois partagés.

Quand nous passâmes hier, au bois, l'étroite planche,
Du gant, comme au hasard, elle ôta sa main blanche,
Avant de la livrer au toucher frémissant.
C'est toujours à propos quelque fossé glissant,
Des petits ponts tremblans sur des ruisseaux limpides,
Une brèche écartée, ailleurs des prés humides
Qu'elle explore peureuse, où mon défi taquin
Pousse, afin d'y courir, son svelte brodequin.

Mais que les soirs encore ont de douceurs et d'aises
Au salon, quand l'éclat assoupissant des braises
Fascine bien des yeux, et que tout à l'entour
Ce n'est qu'ombre et silence, effroi, mystère, amour!

Après, nous reprenons nos lectures choisies,
Tous nos chefs-d'œuvre aimés, la fleur des poésies,
Sainte-Beuve ou Nodier, Staël ou Châteaubriant,
Puis les romans d'Ecosse et les Nuits d'Orient.
Comme hier, à la fin d'une attachante histoire,
Sa main toute rêveuse attira l'écritoire
Pour jeter au papier, sous mes yeux, près de moi,
Ce qu'elle avait senti, trouble, plaisir effroi;
Et moi, j'interrogeais ses paupières baissées,
Où je voyais glisser l'ombre de ses pensées!

Naguère elle jetait au vent ses airs légers,
A présent elle essaie, en leurs mots étrangers,
Ces chants, écho lointain des plaintes de l'Irlande;
Que son corps éthéré sur la harpe s'étende,
Aux accords, aux attraits que le ciel lui donna,
Erin penserait voir l'antique Malvina,
Tara reconnaîtrait la harpe qu'elle effleure,
Et les chants adorés du passé qu'elle pleure.

O temps qui nous les donne et qui nous les reprends
Ces jours, vois comme ils ont de rapides courans!
Tout mon trésor s'épuise, et tant de biens en foule,
Toute ma vie, enfin, dans un seul flot s'écoule!
Le terme est là; d'un trait j'ai tari l'avenir;
Mais quelques jours encore, et tout pourra finir!

Quand à ses dieux lointains le pèlerin d'Asie
S'en va porter ses vœux et la myrrhe choisie,
Il chemine au désert bien des nuits, bien des jours,
Du vieux Gange ou du Sind il suit les longs détours,
Par les sentiers perdus, par les cimes brûlées,
Sur le granit des monts, sur l'herbe des vallées
Il se hâte, il arrive, épuisé de souffrir,
Comme pour déposer son offrande et mourir.

XX

A. M. ARY SCHEFFER.

Quand des Arts parmi nous Dieu répandit la flamme,
A cette heure où les lots tombèrent de sa main,
Lequel eut le plus beau des domaines de l'ame,
Et le plus vaste champ de l'héritage humain?

Dieu dota richement la famille immortelle!
Mais à qui les sommets, les horizons sans fin?
A qui la mission la plus haute échut-elle?
A qui le droit d'aînesse appartient-il enfin?

Tous les Arts sont tes fils, ô sainte Poésie,
Mais auquel as-tu fait le parti le meilleur?
Et lequel sait le mieux, sous la forme choisie,
Concentrer les rayons de l'astre intérieur?

Celui-là peut parler et le dire à la terre,
Qui sous sa forte loi les plia tour à tour*!
Qui sonda leur portée, en connut le mystère,
Comme Tirésias connut le double amour!

* Michel-Ange.

Déchirant ma pensée aux ronces du langage,
A peine si j'en sauve un aride lambeau,
Qui se débat long-temps, s'élève, se dégage,
Et retombe épuisé sur les confins du beau.

Je m'assieds tristement au seuil de cet empire,
Et je reprends la lutte en redoublant de cœur;
Mais vaincu, je finis toujours par te maudire
O langage! ô Protée indomptable et moqueur!

Pour les victorieux; oui, tes luttes sont belles!
Mais nous, quand nous voulons fréquenter tes hauteurs,
Nous y trouvons des blocs à tailler plus rebelles
Que le marbre grondant sous les coups des sculpteurs!

Peindre, peindre plûtôt, voilà ce que j'envie!
Lorsqu'au fond de notre âme un ardent souvenir,
Aussi substantiel, aussi fort que la vie,
Crie, exige la forme, et ne peut l'obtenir;

J'appelle la couleur à mon aide, et j'implore
Les saisissans reliefs et les fuyans contours,
La ligne obéissante ou l'âme s'incorpore,
Et les fonds décroissans ou s'éteignent les jours.

Que c'est pour la pensée une puissante amorce,
De se donner tant d'air et tant de liberté!
Se traduire en lumière, et parler dans le torse,
Et faire aux yeux jaillir toute sa volonté!

Oh! quand j'ai bien pâli sur des rhythmes informes
Et qui sonnent si bas, alors je pense à vous,
Vous, poète éloquent de la langue des formes,
Dont les rhythmes vivans chantent plus haut que nous!



NOTES.

NOTES.

(1) L'homme, en apercevant la beauté sur la terre, se ressouvient de la véritable, prend des ailes et brûle de s'envoler vers elle... Nous avons dit que toute ame humaine doit avoir contemplé les essences... mais il n'est pas également facile à toutes de s'en ressouvenir. Quelques unes seulement conservent des souvenirs assez distincts; celles-ci, lorsqu'elles aperçoivent quelque image des choses d'en haut, sont transportées hors d'elles-mêmes... La beauté était toute brillante alors que, mêlées aux chœurs des bienheureux, nos ames, à la suite de Jupiter comme les autres à la suite des autres dieux, contemplaient le plus beau spectacle... Nous admirions ces beaux objets, parfaits, simples, pleins de béatitude et de calme, qui se déroulaient à nos yeux au sein de la plus pure lumière, non moins purs nous-mêmes et libres de ce tombeau qu'on appelle corps.

Platon, *Dialogue de Phèdre.*

(2) On se rappelle les beaux vers de Byron auxquels ceux-ci font allusion :

Ave Maria ! blessed be the hour !

Ces vers qui se trouvent dans le *Don Juan*, poème où l'affectation sociale lutte perpétuellement contre la plus riche nature de poète qui ait jamais existé, sont de la plus adorable mélancolie. Par la place qu'ils occupent dans le singulier poème dont ils font partie, ils ajoutent encore l'effet du contraste à l'effet du naturel. Pourquoi faut-il (et surtout dans ce poème qu'une femme célèbre lui demandait à genoux de ne pas finir) que Byron ait contrarié tant de fois ses instincts réels, et que l'esprit du monde l'ait emporté si souvent sur l'esprit du poète ? Personne n'avait été plus richement doué que lui. Personne n'avait, à l'origine, l'âme plus ouverte à toutes les impressions dont l'ensemble constitue le génie poétique. Personne enfin, parmi les artistes de tous les temps, n'avait reçu à un degré plus éminent le sentiment de la beauté en toutes choses et la puissance de l'exprimer, et cependant il n'usa pas toujours de ses grandes facultés dans leur vrai sens. Le dandy, l'aristocrate, l'Anglais, enfin toutes les modifications de la personnalité intervinrent trop dans l'emploi de son talent, et, il est bon de le dire, firent plus que de le borner, elles le faussèrent. Sans doute ce qui reste d'incomparablement supérieur dans ses œuvres défraierait plusieurs immortalités ; mais là n'est pas la question, ou plutôt il n'y a pas ici de

question : il y a un regret, un respectueux regret, au nom de la poésie, de ce que Byron n'a pas toujours conservé le niveau de lui-même dans l'exercice de son génie ; car, après tout, on ne saurait affirmer qu'il en est du mérite d'un poète comme des productions de la statuaire dans lesquelles il faut, selon quelques uns (et je crois Lessing, dans son *Laocoon*), se bien garder d'atteindre le point suprême de la vérité d'expression, sous prétexte de ne pas couper l'aile à la rêverie ; ce qui, pour le dire en passant, nous a toujours paru une pauvre manière de concevoir la vérité, même dans les arts.

Voici quelques unes de ces strophes à propos desquelles ces remarques se sont placées ici.

Ave Maria ! blessed be the hour !
The time, the clime, the spot, where I so oft
Have felt that moment in its fullest power,
Sink o'er the earth so beautiful and soft,
While swung the deep bell in the distant tower,
Or the faint dying day hymn stole aloft,
And not a breath crept through the rosy air,
And yet the forest leaves seem stirr'd with prayer.

Ave Maria ! 't is the hour of prayer !
Ave Maria ! 't is the hour of love !

Ave Maria ! may hour spirits dare
Look up to thine and to thy Son's above!
Ave Maria ! oh that face so fair!
Those downcast eyes beneath th' almighty dove —
What though't is but a pictur'd image strike —
That painting is no idol, 'it is too like,

Sweet hour of twilight! — in the solitude
Of the pine forest, and the silent shore
Which bounds Ravenna' immemorial wood,
Rooted where once the Adrian wave flow' do'er,
To where the last Cæsarian fortress stood,
Ever green forest! which Boccaccio's lore
And Dryden's lay made haunted ground to me,
How have i lov'd the twilight hour and thee!

The shrill cicalas, people of the pine,
Making their summer lives one ceaseless song,
Where the sole echoes, save my steed's and mine,
And vesper bell's that rose the boughs along;
The spectre huntsman of Onesti's line,
His hell-dogs, and their chase, and the fair throng,
Which learn'd from this example not to fly
From a true lover, shadow'd my mind's eye.

(3) Les deux grandes statues couchées qui se voient sur le tombeau de Julien de Médicis à Florence sont considérées comme les figures allégoriques de la *Nuit* et du *Jour*. « Au tombeau de Julien, dit M. Quatremère de Quincy, dans son *Histoire de Michel-Ange*, on ne saurait méconnaître pour être la *Nuit* cette figure de femme qui dort et à côté de laquelle se trouvent une chouette et un masque scénique. »

Un contemporain du nom de Strozzi fit un quatrain à la *Nuit*, auquel Michel-Ange répondit par quatre autres vers qu'il prêta pour réponse à la statue. Ce sont ces deux quatrains qu'on a essayé de traduire au début de la pièce.

On lit encore dans l'ouvrage de M. Quatremère de Quincy : « La célèbre Vittoria Colona, marquise de Pescara, fut-elle l'astre auquel s'adressa le plus souvent la muse platoniquement amoureuse qui inspira Michel-Ange? on n'en saurait douter à la lecture de ses poésies. »

(4) Robert Messier, auquel est empruntée l'idée de ce petit apologue, est l'un de ces prédicateurs du 15e et du 16e siècle qui ont fourni à M. Charles Labitte une série de notices spirituelles et curieuses insérées dans la *Revue de Paris*, et qui ont été comme

le prélude du savant ouvrage qu'il vient de publier : *la Démocratie des prédicateurs de la Ligue.*

(5) « Iwan était encore au berceau, lorsque survint la révolution qui mit Élisabeth sur le trône, en 1741. Il fut renfermé avec la régente Anne sa mère dans la forteresse de Schlusselbourg..... Elisabeth et, après elle, le czar Pierre III voulurent l'entretenir ; l'impératrice pleura beaucoup en lui parlant....: la beauté de sa figure, les plaintes qu'il fit entendre n'émurent pas moins le czar. Catherine II, après le meurtre de son mari, chercha les moyens de se défaire d'un rival pour qui tant d'hommes qui ne l'avaient jamais vu bravaient continuellement l'échafaud..... On chargea le capitaine Oulousieff et le lieutenant Ischekin de coucher dans la chambre du prince Iwan, et on leur remit un ordre signé de l'impératrice, par lequel il leur était enjoint de tuer leur prisonnier à la moindre tentative qui serait faite pour l'arracher de la forteresse..... Huit soldats gardaient ordinairement le corridor de la chambre où était Iwan et tous les passages qui y aboutissaient..... Un officier nommé Mirowitsch se laissa corrompre par les agents secrets de l'impératrice, et simula un complot..... Il réussit, vers les 10 heures du soir ($\frac{4}{15}$ juillet 1764), à gagner trois caporaux et quelques soldats ; et ils marchèrent vers la prison d'Iwan.... Arrivés à la porte du corridor, il commanda à sa troupe de faire feu sur les senti-

nelles.... : il pointa lui-même un canon contre la porte..... Les officiers Oulousieff et Ischekin, préposés à la garde du prince, s'étaient renfermés dans sa chambre, et avaient crié aux sentinelles de faire feu ; mais, lorsqu'ils entendirent Mirowitsch ordonner d'enfoncer la porte, ils fondirent sur le prince, l'épée à la main..... Au bruit des coups de fusil, Iwan s'était réveillé, et, entendant les menaces de ses gardes, il les avait conjurés d'épargner sa vie ; mais, voyant qu'ils n'avaient aucun égard à ses prières, il trouva des forces dans son désespoir et se défendit assez long-temps. Ayant la main droite percée et le corps couvert de blessures, il saisit l'épée d'un de ces monstres et la brisa ; mais, tandis qu'il se débattait pour lui en arracher le tronçon, l'autre le poignarda par derrière et le renversa. Celui dont l'épée s'était brisée acheva de le tuer à coups de baïonnette.

« Le lendemain, le corps du malheureux prince fut exposé devant l'église de Schlusselbourg, revêtu d'un habit de matelot. Une foule immense y accourut, et il est impossible de décrire la douleur qu'excitait la vue de cet infortuné.

« Iwan avait six pieds de haut, une blonde et superbe chevelure, des traits réguliers et la peau d'une extrême blancheur ; aussi sa beauté et sa jeunesse faisaient encore mieux sentir le malheur de sa destinée et la férocité de ses bourreaux. »

Vie de Catherine II.

(6) Ceci n'est qu'un pieux hommage au jeune poète que nous n'avons pas gardé assez long-temps au milieu de nous. Georges de Guérin est mort trop tôt, même pour sa gloire, et cependant ce qu'il a laissé d'inachevé révèle un mouvement d'inspiration et une originalité d'une telle hauteur, qu'il se peut bien que l'avenir compte avec ce talent qui n'a guère fait qu'essayer ses forces dans le silence. Du reste, une des premières garanties de l'éclat que doit jeter plus tard le nom de Guérin est cet autre nom qui s'est inscrit le premier à côté du sien encore obscur. On se rappelle que Georges Sand a consacré un article à la mémoire de notre ami. Nous détacherons de ce beau travail quelques fragmens qu'on va lire, où se trouvent une appréciation si délicate et de si éloquents regrets.

« George-Maurice Guérin du Cayla naquit au château du Cayla, département du Tarn, vers 1810 ou 1811. Sa famille était d'une des plus anciennes du Languedoc. Il commença ses études à Toulouse et les acheva au collége Stanislas, à Paris, sortit du collége de 1829 à 1830, passa près d'une année en Bretagne, revint à Paris, y développa ses facultés, mais par un travail sans suite, abandonné et repris souvent. Sa vie jusqu'à son mariage, qui eut lieu en 1838, fut très simple, nullement littéraire dans le sens extérieur que l'on donne à ce mot. Il n'aborda jamais aucun journal, ne publia rien, et partagea son temps entre ses lec-

tures, ses secrètes études poétiques, et le monde qu'il aimait beaucoup. Il mourut l'année dernière, au château du Cayla, chez son père, ne laissant que des fragmens, et en très petit nombre.

....George Guérin ne fut ni ambitieux, ni cupide, ni vain. Ses lettres confidentielles, intimes et sublimes révélations à son ami le plus cher, montrent une résignation portée jusqu'à l'indifférence, en tout ce qui touche à la gloire éphémère des lettres. « Il portait dans le monde (c'est ce même ami qui parle) une élégance parfaite, des manières pleines de noblesse et un langage exquis, ne jetait pas d'éclat, n'avait pas de trait, mais quelque chose de doux, de fin et de charmant que je n'ai vu qu'à lui, et dont l'effet était irrésistible. Il aimait extrêmement la conversation, et quand il rencontrait par hasard des gens qui savaient causer, il s'animait et jouissait de ce qu'ils disaient comme il jouissait de la musique, des parfums et de la lumière. »

.... C'était une de ces ames froissées par la réalité commune, tendrement éprises du beau et du vrai, douloureusement indignées contre leur propre insuffisance à le découvrir, vouées en un mot à ces mystérieuses souffrances dont René, Obermann et Werther offrent sous des faces différentes le résumé poétique. Les quinze lettres de George Guérin que nous avons entre les mains sont une monodie non moins touchante et non moins

belle que les plus beaux poèmes psychologiques destinés et livrés à la publicité. Pour nous, elles ont un caractère plus sacré encore, car c'est le secret d'une tristesse naïve, sans draperies, sans spectateurs et sans art; et il y a là une poésie naturelle, une grandeur instinctive, une élévation de style et d'idées, auxquelles n'arrivent pas les œuvres écrites en vue du public et retouchées sur les épreuves d'imprimerie. Nous en citerons plusieurs fragmens, regrettant beaucoup que leur caractère confidentiel ne nous permette pas de les transcrire on entier. On n'y trouverait pas un détail de l'intimité la plus délicate à révéler, qui ne fût senti et présenté avec grandeur et poésie. Ce sont peut-être ces détails que, comme artiste, nous regrettons le plus de passer sous silence...

. . . .

« Je vous dirais bien des choses, du fond de l'ennui où je suis plongé, *de profundis clamarem ad te;* mais il faut que je m'interdise ces folies. Elles n'ôtent rien au mal, et l'on prend la ridicule habitude de se plaindre. Nous avons tant de ridicules que nous ne connaissons pas, qu'il faut, du moins autant que nous le pouvons, nous garder de ceux qui sont manifestes. Vous m'avez dit un jour qu'en sortant du collége je devais être exagéré et en proie aux sottes manies qui ont travaillé toute cette jeunesse d'alors, mais qu'aujourd'hui, sans doute, j'étais *vrai*, et ne jouais pas à l'ennui et au dégoût. Ah! n'en doutez pas; si je

n'ai pas de bon sens, j'ai du moins un peu de ce goût qui est le bon sens de l'esprit, et rien, à mon jugement, n'est plus choquant, surtout à notre âge, que ces affectations de collége. Dieu merci, je ressemble assez peu à ce que j'étais dans ce temps-là ; et si j'affectais quelque chose, ce serait de faire oublier ma personne d'alors. J'ai le malheur de m'ennuyer aujourd'hui comme je faisais sous la grille de Stanislas, *voilà la ressemblance*. A cette époque de mon ennui, j'en disais plus qu'il n'y en avait; aujourd'hui j'en dis moins qu'il n'y en a, *voilà la différence*. . . . »

« . . . Si j'en croyais mes lueurs de bon sens, je renoncerais pour toute la vie à écrire un seul mot de composition. Plus j'avance, plus le fantôme (l'idéal) s'élève et devient insaisissable. Ce mot propre, cette expression, la *seule* qui *convient*, dont parle La Bruyère, je n'ai jamais reconnu, au contentement de mon esprit, que je l'eusse trouvé : et, l'eussé-je attrapé, restent l'arrangement et les combinaisons infinies, et la variété, et le piquant, et le solide, et la nouveauté dans les termes usés ; l'imprévu, l'image dans le mot, et le contour, la justesse des proportions, enfin tout, le don d'écrire, le talent; et de tout cela, je n'ai guère que la bonne volonté. — Pardonnez-moi ce cours de rhétorique. Il faut garder et couvrir ces choses. Fi donc, le pédant! »

« 11 *avril* 1838. — Hier, accès de fièvre, dans les formes ; au-

jourd'hui, faiblesse, atonie, épuisement. On vient d'ouvrir les fenêtres; le ciel est pur et le soleil magnifique.

Ah! que ne suis-je assis à l'ombre des forêts!

« Vous rirez de cette exclamation, puisqu'on ne voit pas encore aux arbres les plus précoces ces premiers boutons que Bernardin de Saint-Pierre appelle des gouttes de verdure. Mais peut-être qu'au sein des forêts, dans la saison où la vie remonte jusqu'à l'extrémité des rameaux, je recevrai quelque bienfait, et que j'aurai ma part dans l'abondance de la fécondité et de la chaleur. Je reviens, comme vous voyez, à mes anciennes imaginations sur les choses naturelles, invincible tendance de ma pensée, sorte de passion qui me donne des enthousiasmes, des pleurs, des éclats de joie, et un éternel aliment de songerie. Et pourtant, je ne suis ni physicien, ni naturaliste, ni rien de savant. Il y a un mot qui est le dieu de mon imagination, le tyran, devrais-je dire, qui la fascine, l'attire, lui donne un travail sans relâche et l'entraînera, je ne sais où : c'est le mot de *vie*. Mon amour des choses naturelles ne va pas au détail ni aux recherches analytiques et opiniâtres de la science, mais à l'universalité de ce qui est, à la manière orientale. Si je ne craignais de sortir de ma paresse et de passer pour fou, j'écrirais des rêveries à tenir en admiration toute l'Allemagne, et la France en assoupissement. »

Dans une autre lettre, il exprime l'identification de son être

avec la nature, d'une manière encore plus vive et plus matériellement sympathique.

« J'ai le cœur si plein, l'imagination si inquiète, qu'il faut que je cherche quelque consolation à tout cela en m'abandonnant avec vous. Je déborde de larmes, moi qui souffre si singulièrement des larmes des autres. Un trouble mêlé de douleurs et de charmes s'est emparé de toute mon ame. L'avenir plein de ténèbres où je vais entrer, le présent qui me comble de biens et de maux, mon étrange cœur, d'incroyables combats, des épanchemens d'affection à entraîner avec soi l'ame et la vie et tout ce que je puis être; la beauté du jour, la puissance de l'air et du soleil, *all*, tout ce qui peut rendre éperdue une faible créature me remplit et m'environne. Vraiment je ne sais pas en quoi j'éclaterais s'il survenait en ce moment une musique comme celle de la *Pastorale*. Dieu me ferait peut-être la grace de laisser s'en aller de toutes parts tout ce qui compose ma vie. Il y a pour moi tel moment où il me semble qu'il ne faudrait que la toucher du doigt le plus léger pour que mon existence se dissipât. La présence du bonheur me trouble, et je souffre même d'un certain froid que je ressens; mais je n'ai pas fait deux pas au dehors que l'agitation me prend, un regret infini, une ivresse de souvenir, des récapitulations qui exaltent tout le passé et qui sont plus riches que la présence même du bonheur; enfin ce qui est, à ce qu'il semble, une loi de ma nature, toutes choses

mieux ressenties que senties. — Demain, vous verrez chez vous quelqu'un de fort maussaude, et en proie au froid le plus cruel. Ce sera le fou de ce soir.

Caddi come corpo morto cade.

Adieu; la soirée est admirable; que la nuit qui s'apprête vous comble de sa beauté ! »

Est-il beaucoup de pages de Werther qui soient supérieures à cette lettre écrite rapidement, non relue, car elle est à peine ponctuée, et jetée à la poste, dont elle porte le timbre comme toutes les autres?

. . . .

Il a des mots admirables jetés çà et là dans ses lettres, de ceux que les écrivains de profession mettent en réserve pour les enchâsser au bout de leurs périodes comme le gros diamant au faîte du diadème. Il dit quelque part :

« Quand je goûte cette sorte de bien-être dans l'irritation, je ne puis comparer ma pensée (c'est presque fou) qu'à un feu du ciel qui frémit à l'horizon entre deux mondes. »

Et, vers la fin de la même lettre, il raconte que ses parentes s'inquiètent de l'altération de ses traits ; cependant il leur cache le ravage intérieur de la maladie.

« Ah ! disent-elles en se ravisant, c'est le retranchement de vos cheveux qui vous rend d'une mine si austère. — Les cheveux repousseront, et il n'y aura que plus d'ombre. »

Pour qui aura lu attentivement *le Centaure*, cette recherche scrupuleuse et hardie dont la prétendue insuffisance est confessée ici avec trop de modestie, est clairement révélée. Mais, au risque de passer pour pédant nous-même, nous n'hésiterons pas à dire qu'il faut lire deux et même trois fois *le Centaure* pour en apprécier les beautés, la nouveauté de la forme, l'originalité non abrupte et sauvage, mais raisonnée et voulue, de la phrase, de l'image, de l'expression et du contour. On y verra une persistance laborieuse pour resserrer dans les termes poétiques les plus élevés et les plus concis une idée vaste, profonde et mystérieuse comme ce monde primitif à demi épanoui dans sa fraîcheur matinale, à demi assoupi encore dans le placenta divin. C'est en cela que la nature de ce petit chef-d'œuvre nous semble différer essentiellement de la manière de M. Ballanche, qui, à défaut des termes poétiques, n'hésite pas à employer les termes philosophiques modernes, et aussi de Chénier, qui ne songe qu'à reproduire l'élégance, la pureté et comme la beauté sculpturale des Grecs. Nul n'admire Ballanche plus que nous. Cependant nous ne pouvons nous défendre de considérer comme un notable défaut cette ressource technique qui l'a affranchi parfois du travail de l'artiste, et qui détruit l'harmonie et la plastique de son style, d'ailleurs si beau, si large et si coloré d'originalité *primitive*. La pièce de vers, malheureusement inachevée, qui est placée à la suite du *Centaure*, ne me paraît pas non plus, comme il pourra

sembler à quelques-uns au premier abord, une imitation de la manière de Chénier. Ces deux essais de M. de Guérin ne sont point des pastiches de Ballanche et de Chénier, mais bien des développemens et des perfectionnemens tentés dans la voie suivie par eux. Il ne semble même pas s'être préoccupé de l'un ou de l'autre, car nulle part dans ses lettres, qui sont pleines de ses citations et de ses lectures, il n'a placé leur nom. Sans doute il les a admirés et sentis, mais il a dû, avant tout, obéir à son sentiment personnel, à son entraînement prononcé et l'on peut dire passionné vers les secrets de la nature. Il ne l'a point aimée en poète seulement, il l'a idolâtrée. Il a été panthéiste à la manière de Gœthe, sans le savoir, et peut-être s'est-il assez peu soucié des Grecs, peut-être n'a-t-il vu en eux que les dépositaires des mythes sacrés de Cybèle, sans trop se demander si leurs poètes avaient le don de la chanter mieux que lui. Son ambition n'est pas tant de la décrire que de la comprendre, et les derniers versets du *Centaure* révèlent assez le tourment d'une ardente imagination qui ne se contente pas des mots et des images, mais qui interroge avec ferveur les mystères de la création. Il ne lui faut rien moins pour apaiser l'ambition de son intelligence perdue dans la sphère des abstractions. Il ne se contenterait pas de peindre et de chanter comme Chénier ; il ne se contenterait pas d'interpréter systématiquement comme Ballanche. Il veut savoir, il veut surprendre et saisir le sens caché des signes divins impri-

més sur la face de la terre; mais il n'a embrassé que des nuages, et son ame s'est brisée dans cette étreinte au dessus des forces humaines. »

Fragmens du Centaure.

«...O Mélampe, qui voulez savoir la vie des centaures, par quelle volonté des dieux avez-vous été guidé vers moi, le plus vieux et le plus triste de tous? Il y a long-temps que je n'exerce plus rien de leur vie. Je ne quitte plus ce sommet de montagne où l'âge m'a confiné. La pointe de mes flèches ne me sert plus qu'à déraciner les plantes tenaces; les lacs tranquilles me connaissent encore, mais les fleuves m'ont oublié. Je vous dirai quelques points de ma jeunesse; mais ces souvenirs, issus d'une mémoire altérée, se traînent comme les flots d'une libation avare en tombant d'une urne endommagée. Je vous ai exprimé aisément mes premières années, parce qu'elles furent calmes et parfaites; c'était la vie seule et simple qui m'abreuvait, cela se retient et se récite sans peine. Un dieu, supplié de raconter sa vie, la mettrait en deux mots, ô Mélampe.

« L'usage de ma jeunesse fut rapide et rempli d'agitation. Je vivais de mouvement et ne connaissais pas de borne à mes pas. Dans la fierté de mes forces libres, j'errais m'étendant de toutes parts dans ces déserts. Un jour que je suivais une vallée où s'engagent peu les centaures, je découvris un homme qui côtoyait le fleuve sur la rive contraire. C'était le premier qui s'offrit à ma vue,

je le méprisai. Voilà tout au plus, me dis-je, la moitié de mon être! Que ses pas sont courts et sa démarche malaisée! Ses yeux semblent mesurer l'espace avec tristesse. Sans doute c'est un centaure renversé par les dieux et qu'ils ont réduit à se traîner ainsi.

« Je me délassais souvent de mes journées dans le lit des fleuves. Une moitié de moi-même, cachée dans les eaux, s'agitait pour les surmonter, tandis que l'autre s'élevait tranquille et que je portais mes bras oisifs bien au-dessus des flots. Je m'oubliais ainsi au milieu des ondes, cédant aux entraînemens de leur cours qui m'emmenait au loin et conduisait leur hôte sauvage à tous les charmes des rivages. Combien de fois, surpris par la nuit, j'ai suivi les courans sous les ombres qui se répandaient, déposant jusque dans le fond des vallées l'influence nocturne des dieux! Ma vie fougueuse se tempérait alors au point de ne laisser plus qu'un léger sentiment de mon existence répandu par tout mon être avec une égale mesure, comme, dans les eaux où je nageais, les lueurs de la déesse qui parcourt les nuits.

« La jeunesse est semblable aux forêts verdoyantes tourmentées par les vents : elle agite de tous côtés les riches présens de la vie, et toujours quelque profond murmure règne dans son feuillage. Vivant avec l'abandon des fleuves, respirant sans cesse Cybèle, soit dans le lit des vallées, soit à la cime des montagnes, je bondissais partout comme une vie aveugle et déchaînée. Mais lorsque la nuit, remplie du calme des dieux, me trouvait sur le pen

chant des monts, elle me conduisait à l'entrée des cavernes et m'y apaisait comme elle apaise les vagues de la mer, laissant survivre en moi de légères ondulations qui écartaient le sommeil sans altérer mon repos. Couché sur le seuil de ma retraite, les flancs cachés dans l'antre et la tête sous le ciel, je suivais le spectacle des ombres. Alors la vie étrangère qui m'avait pénétré durant le jour se détachait de moi goutte à goutte, retournant au sein paisible de Cybèle, comme après l'ondée les débris de la pluie attachée aux feuillages font leur chute et rejoignent les eaux. On dit que les dieux marins quittent, durant les ombres, leurs palais profonds, et, s'asseyant sur les promontoires, étendent leurs regards sur les flots. Ainsi je veillais, ayant à mes pieds une étendue de vie semblable à la mer assoupie. Rendu à l'existence distincte et pleine, il me paraissait que je sortais de naître, et que des eaux profondes et qui m'avaient conçu dans leur sein venaient de me laisser sur le haut de la montagne, comme un dauphin oublié sur les syrtes par les flots d'Amphitrite.

«...Mes regards couraient librement et gagnaient les points les plus éloignés. Comme des rivages toujours humides, le cours des montagnes du couchant demeurait empreint de lueurs mal essuyées par les ombres. Là survivaient, dans les clartés pâles, des sommets nus et purs. Là je voyais descendre tantôt le dieu Pan, toujours solitaire, tantôt le chœur des divinités secrètes, ou passer quelque nymphe des montagnes enivrée par la nuit. Quel-

quefois les aigles du mont Olympe traversaient le haut du ciel et s'évanouissaient dans les constellations reculées ou sous les bois inspirés. L'esprit des dieux, venant à s'agiter, troublait soudainement le calme des vieux chênes..

«...Vous poursuivez la sagesse, ô Mélampe! qui est la science de la volonté des dieux, et vous errez parmi les peuples comme un mortel égaré par les destinées. Il est dans ces lieux une pierre qui, dès qu'on la touche, rend un son semblable à celui des cordes d'un instrument qui se rompent, et les hommes racontent qu'Apollon, qui chassait son troupeau dans ces déserts, ayant mis sa lyre sur cette pierre, y laissa cette mélodie. O Mélampe! les dieux errans ont posé leur lyre sur les pierres, mais aucun... aucun ne l'y a oubliée. Au temps où je veillais dans les cavernes, j'ai cru quelquefois que j'allais surprendre les rêves de Cybèle endormie, et que la mère des dieux, trahie par les songes, perdrait quelques secrets; mais je n'ai jamais reconnu que des sons qui se dissolvaient dans le souffle de la nuit, ou des mots inarticulés comme le bouillonnement des fleuves.».......

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1840. POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA FRANCE; *Georges de Guérin*, par Georges Sand.

Heureusement que les regrets exprimés par le célèbre écrivain, eu égard au petit nombre de travaux de notre ami, seront

atténués par la publication prochaine de ce qu'il a laissé, et sous ce rapport nous sommes beaucoup plus riches que nous ne l'avions d'abord pensé. Celui à qui les lettres intimes ont été adressées, M. Barbey d'Aurevilly, prépare une édition des œuvres de Georges de Guérin où entreront une foule de pièces nouvelles, dont l'amitié avait jusqu'ici trop gardé le secret.

(7) On connaît les pièces de Milton dont nous avons emprunté le titre, en regrettant de n'avoir pu nous borner à nous rendre l'interprète fidèle du maître; mais le mélange de mythologie païenne et de merveilleux moderne dont Milton a usé, selon le goût de son temps, doit rendre fort scabreuse la traduction de ces deux belles et étranges compositions.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

